

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La jeunesse française d'aujourd'hui
 La situation de l'Angleterre
 Le pèlerin de Paris
 Les organes du jansénisme hollandais
 En quelques lignes...
 La lutte pour le Tanganika
 Le malheureux voyage de Dame Pauvreté
 L'affaire Spinoza-Bourdaloue

Philippe de ZARA
 Hilaire BELLOC
 A. G.
 Jean d'ESCALETTE
 * * *
 Vicomte Charles TERLINDEN
 Fra JACOPONE da TODI
 Ivan PAUL

La jeunesse française d'aujourd'hui

I

La France est un pays difficile à comprendre, même lorsqu'elle se présente à des frères latins. Que dire alors de l'idée que s'en font des peuples étrangers à notre culture, ou éloignés de nos frontières, ou figés dans une méprisante immobilité? Oui, la France est difficilement accessible, malgré son aimable accueil et son souriant visage, — et sa jeunesse d'aujourd'hui accentue encore cette difficulté de compréhension.

Quiconque voudrait juger de notre pays et des énergies de sa jeunesse au bout de quelques conversations, de quelques lectures ou de quelques voyages risquerait de se tromper gravement sur la force morale de la France et sur ses sentiments véritables. Mais nous ne faisons grief à personne de ne pas nous comprendre dès le premier abord, car nous savons que nous ne sommes pas simples. Notre jeunesse elle-même est subtile, nuancée, compliquée, comme les climats de la Gaule, comme les peuples dont nous sommes issus, comme la vieille histoire séculaire que nos pères ont vécue ensemble.

Si nous entreprenions une tournée dans nos provinces, cette différence vous apparaîtrait surprenante.

Tout au Nord, travaille, obstinée, parfois taciturne, souvent soucieuse et quelquefois révoltée, une jeunesse menant une dure existence. Sous un soleil avare, dans un paysage plat et sans la moindre trace d'exaltation, habitué de bonne heure aux écrasants labeurs de la mine ou de l'usine, voilà le jeune Français de là-bas. Il est d'origine flamande, anglaise, espagnole, allemande, ou encore issu le plus souvent du vieux tuf des Francs saliens. Mais le climat l'a rendu posé, réfléchi, un peu lourd, mais sérieux, actif, patient, industriel, avec des accès de rapide gaieté dont les tableaux de la vieille Flandre donnent une exacte image.

De ces régions martyres où tout est encore trop neuf, surtout les cimetières qui attestent les ravages tout récents d'une affreuse invasion, volons vers la lumière de la Provence. Ici l'œuvre de Rome est encore debout : les théâtres, les arcs de triomphe, les arènes, les ponts, les murailles et les routes des légionnaires soulignent une civilisation matérielle et morale presque entièrement sœur du Latium. Je dis presque, car avant Jules César il y eut les Grecs à Marseille, et durant le haut Moyen âge, les barbares, puis les Arabes, y firent un assez long séjour. De ces contacts est née la jeunesse du Midi français, vive, chantante,

pastorale ou navigatrice, peuple de paysans, de marins et de pêcheurs, adorant le soleil et l'existence au grand air, insouciant et prompt aux loisirs et aux jeux. Intelligente, saisissant tout à demi-mot, elle semble paresseuse, — et sa langue sonore, la langue du grand Mistral et des troubadours aimés de Dante, accentue cet aspect de liesse perpétuelle qui caractérise cette terre heureuse.

Voulez-vous maintenant que je vous transporte dans une contrée d'une merveilleuse richesse, toute verdoyante de frais et gras pâturages? C'est notre Normandie. Il y pleut un peu trop, mais ses marins sont hardis et ses paysans tenaces et madrés. Sa jeunesse est avisée, maligne, peu joueuse, et assez rare. Pays trop comblé pour être généreux dans la création de la vie.

A côté de la Normandie, un peu sceptique malgré la présence chez elle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, voici la Bretagne. Le jeune Breton passe aisément aux extrêmes : il est mystique ou bien passionnément incrédule. C'est là que vous trouverez des sacrifices inouïs consentis dans le calme d'une conscience héroïque aussi bien que les calculs les plus mesquins de la basse politique de clocher. Il y a dans notre Bretagne les descendants de l'un des plus anciens rameaux de la famille française, la persistance de l'ancienne Gaule d'avant la venue de César.

Deux exemples encore, pour ne pas trop les multiplier, de la diversité des tempéraments français : l'Alsacien, le Parisien.

Notre Alsace représente ce que serait sans doute l'Allemagne si Arminius n'eût pas vaincu les légions de Varus, c'est-à-dire les solides qualités des peuples germaniques ordonnées et disciplinées par les vertus latines et le bon sens de la Méditerranée. La jeunesse d'Alsace est l'une des plus personnelles et des plus têtues de France. Elle atteint la plus haute expression de l'individualisme de nos provinces en même temps qu'elle exprime le sentiment le plus vif de l'unité nationale de notre pays.

Quant au Parisien, c'est le type de Français que l'étranger croit connaître le mieux, et il se figure que Paris c'est la France. Outre que ce dernier point de vue n'est pas exact, le vrai Parisien n'est guère connu de l'étranger qui ne fait que passer rapidement dans la Ville-Lumière.

Le jeune Français de Paris, étudiant, ouvrier ou employé, ne se rencontre ni à Montmartre, ni à Montparnasse, ni même sur les grands boulevards. Il est dans ses universités, dans sa vie difficile de banque ou de commerce, dans ses usines, dans sa

banlieue trop noire, et aussi, hélas! aux environs des bureaux de placement où le conduit trop souvent le chômage. Gouailleur, il rit d'un rien, à quatre il fait du bruit comme vingt, et cache son émotion sous un mot d'esprit, l'esprit parisien, qui n'est pas celui que fabriquent et font entendre les fournisseurs suspects des théâtres en vogue de la capitale.

La jeunesse de Paris, en plus de son caractère propre, est aussi la synthèse des Jeunesses de France, et c'est au creuset de la grande ville que viennent se fondre les différences climatiques et raciales qui constituent un des aspects de notre étonnante diversité française.

Le climat, la race, mais aussi, sous le même ciel, l'abîme des croyances religieuses nous différencient et nous opposent.

Le problème religieux est, chez nous, d'une importance formidable. Il semble que le baptême de Clovis n'ait pas entraîné l'adhésion unanime et sincère des guerriers qui l'entouraient.

Depuis des siècles, nous sommes secoués par l'angoisse, ou mieux, par la querelle religieuse, querelle théologique, querelle politique. Au-dessous de l'apparence matérialiste du bourgeois français existe une région peu explorée, même par les Français eux-mêmes, brûlante comme certains volcans invisibles et qui soudain explosent avec une vigueur brutale. Toute notre histoire est jalonnée de ces mouvements qui prennent aussitôt l'ampleur de vastes mouvements populaires, affectant non seulement l'intimité des consciences, mais ravageant les domaines de la politique, de l'économie, voire de la littérature et des arts.

Il semble, je le répète, qu'au baptême de la France à Reims de nombreux compagnons du roi franc, n'acceptant la foi catholique que par contrainte féodale, aient laissé une descendance hétérodoxe qui, de siècle en siècle, a produit des hérésies et des sursauts antireligieux qui ont rompu l'unité de foi dans notre pays. Sa moelle demeure inébranlablement chrétienne, mais que de violentes campagnes contre l'esprit de Rome! Depuis la lointaine hérésie des Albigeois au XIII^e siècle jusqu'au dernier drame de la séparation de l'Eglise et de l'Etat à la veille de la guerre de 1914, les épisodes se succèdent, souvent sanglants. Faut-il rappeler la réforme protestante, l'édit de Nantes et sa révocation, les querelles jansénistes et quiétistes, le gallicanisme, les massacres et les spoliations de la grande Révolution, le libéralisme anticlérical du XIX^e siècle, le matérialisme de la bourgeoisie actuelle et l'athéisme des masses? Tout ce passé et ce présent ont formé les générations actuelles des jeunes Français des universités, des faubourgs et des campagnes. Ils ont laissé de telles traces qu'il suffit de frotter à peine l'épiderme spirituel des uns et des autres pour y faire apparaître des cicatrices aussi vives que des stigmates.

A la Faculté des lettres, de droit ou de médecine se côtoient le catholique pratiquant, le protestant, le juif, le sans-Dieu, ou l'indifférent, — mais ce qui complique l'affaire, c'est qu'il y a le catholique démocrate et le catholique royaliste d'*Action française*, et ce dernier s'entend mieux avec l'athée royaliste qu'avec le catholique démocrate, et celui-ci se sent plus proche de l'anticlérical républicain ou franc-maçon que du pieux catholique royaliste ou conservateur. Nous comptons, en outre, les juifs de gauche et les juifs de droite, les protestants de droite et les protestants de gauche, sans compter l'immense influence de la minorité maçonnique.

Même enchevêtrement dans la classe ouvrière où l'action sociale catholique se heurte à l'action socialiste ou communiste. Dans les campagnes méridionales nous avons des villages entiers partagés entre le catholicisme et le protestantisme, et certaines villes ont des municipalités élues plus souvent sous le signe de la foi religieuse que pour leurs opinions en matière municipale ou politique.

Notez enfin qu'on trouve déjà dans la banlieue parisienne deux générations de Français non baptisés, d'origine catholique pourtant, mais que l'indifférence totale a gagnés, ce qui a fait de certains cantons de la grande ville de véritables terres de mission.

Voilà l'extrême différence de tempéraments religieux où vit, grandit et se développe la jeunesse française. Il y a là un phénomène social et national qui échappe souvent à l'observation étrangère, car ces antagonismes religieux sont, à la surface, couverts et amortis par la tolérance générale, la fréquentation réciproque et l'interpénétration de ces lieux divers; mais ils n'en subsistent pas moins, et il suffit d'un incident, souvent futile, pour les faire jaillir dans leur pleine virulence, comme ces boutons qui poussent en une nuit dans une chair enfiévrée ou malsaine.

On aurait pu croire que les dialectes qui survivent et même prospèrent dans certaines de nos provinces marqueraient des points faibles dans l'unité de la nation. Il n'en est absolument rien. Langages de Provence, d'Alsace ou de Bretagne, pour ne parler que des dialectes les plus vivants et les plus personnels, ne constituent aucun obstacle à la fusion française. Les dialectes seraient plutôt un ciment psychologique d'union qu'une cause de dispersion nationale. Je ne m'étendrai donc pas là-dessus.

* * *

Bien plus importantes sont les différences provoquées par les classes sociales, par leur opposition, par leurs luttes constantes, et leurs répercussions dans le sentiment de la jeunesse française d'aujourd'hui.

Certes, théoriquement et apparemment, la France est une démocratie égalitaire. En fait, l'établissement du grand capitalisme et d'un régime politique tout dévoué au libéralisme économique ont jeté une partie de la population française dans une immense jalousie, une profonde envie, une révolte latente qui dominent les rapports sociaux et mettent de hautes barrières entre ceux qui ont beaucoup d'argent, ceux qui en ont peu, et ceux qui n'en possèdent point.

Jalousie du bas vers le haut complétée par une morgue du haut vers le bas, même entre gens de même croyance politique ou religieuse. La barrière des fortunes est souvent infranchissable.

Sans doute, la similitude d'éducation vient souvent aussi la renverser, mais elle se redresse bien vite; en fait, la compartimentation des classes sociales existe et enlève leur souplesse et leur familiarité aux rapports entre patrons et domestiques, entre propriétaires et paysans, entre directeurs et ouvriers. L'humanité de ces relations entre citoyens d'un même pays s'est affaiblie au contact de l'égoïsme de classe. La simplicité de ton entre gens inégaux dans la fortune est le propre des sociétés fondées sur la hiérarchie: chacun se sent alors participant d'une même âme nationale et ne songe plus alors au déséquilibre des positions sociales. Plus une société perd son âme commune, son chef et son esprit unique, plus ses membres s'affranchissent du joug commun pour s'ériger en tyrans minuscules de leur entourage et de leurs subordonnés.

Eh bien, dans notre jeunesse française se rencontrent, beaucoup plus qu'ailleurs, ces différenciations de conceptions sociales, et d'attitudes quotidiennes provoquées par la lutte et l'opposition des classes. Cette attitude se rencontre jusque parmi les catholiques, où, malgré la charité chrétienne, le jeune étudiant de Stanislas ou de Sainte-Croix de Neuilly — ce sont nos collègues catholiques les plus bourgeois — mène une action bien différente de celle des « jeunes ouvriers catholiques » et des « curés démocrates ». Que dire alors des éléments où nulle égalité religieuse ne vient tempérer la différence des fortunes? Cette attitude

est surtout visible et se heurte dans les villes. Dans les campagnes les rencontres sont moins violentes et la vie commune aplanit ce genre de déséquilibre entre les jeunes.

Je souligne l'antagonisme social, car il domine tout, même nos divergences politiques dont je vais maintenant vous entretenir.

* * *

A travers les différentes nuances politiques qui chez nous sont innombrables comme est multiforme et prolifique l'indiscipline de notre individualisme français, tout se ramène à l'heure actuelle à la question sociale : et voilà une première unité dans la vaste dispersion de la jeunesse française dont je vous ai donné jusqu'ici l'image.

Mais rien ne donne davantage l'idée externe de cette dispersion que le tableau des partis politiques où se trouve engagée à l'heure présente la jeunesse de France. Je vais vous donner ce panorama dans une vision schématique qui vous paraîtra un poussiéreux et grotesque paysage où ne filtre aucun coin lumineux et clair : je m'en excuse, mais c'est la réalité. Suivez-moi attentivement, car le voyage politique sera obscur.

Prenons, à l'extrême-droite, les royalistes. Parmi eux, des bourgeois, des aristocrates, des employés, des paysans, quelques ouvriers authentiques, des catholiques, des protestants, quelques rares juifs, des libéraux, des autoritaires, des partisans des corporations. De ce même groupe royaliste se détache la puissante *Action française* qui domine le Quartier-Latin; puis, les royalistes dissidents, catholiques, et la jeune équipe qui se rallie actuellement autour de l'énergie d'un prince de vingt-sept ans, le comte de Paris, fils du duc de Guise, héritier légitime et national des rois de France. Il y a des royalistes partout, dans les villes et dans les campagnes, dans les usines et dans les colonies, mais ils ne constituent qu'une petite minorité.

Viennent ensuite les « Jeunesses patriotes », qui se présentent dans les mêmes différences caractéristiques religieuses et sociales que les royalistes, mais dont les chefs sont parlementaires et démo-capitalistes (malgré leurs affirmations contraires), tandis que les troupes — des jeunes — sont antiparlementaires et corporatives.

Mêmes nuances et contrastes chez les jeunes partisans de la « Solidarité française », fondée par François Coty, le capitaliste multimillionnaire qui mourut presque entièrement ruiné. Dans la Solidarité française, les tendances capitalistes et parlementaires semblent moins apparentes que chez les « Jeunesses patriotes », et l'élément populaire s'élargit.

Voilà les trois grandes organisations de jeunesse, dites de droite. Mais elles sont loin d'attirer à elles toute la jeunesse qu'anime le désir d'une action patriotique. Celle-ci se fractionne en une multitude de petits groupements, cellules où l'on travaille et où l'on attend un grand mot d'ordre général qui justifie l'union de tous. D'autres jeunes encore — et ils sont nombreux aussi — ne sont affiliés à aucune association, et attendent aussi, soit dans l'indifférence, soit dans le scepticisme, soit dans l'anxiété.

Vient ensuite la puissante équipe des organisations catholiques sociales : Association catholique de la Jeunesse française (plutôt bourgeoise et libérale), Jeunesse ouvrière catholique, syndicats catholiques d'employés et d'ouvriers (ces derniers syndicats bien timides dans leur action et habitués de longue date à subir l'ascendant patronal comme un pouvoir de droit divin; tandis que les Jeunesses ouvrières catholiques fondées plus récemment, à l'imitation de la Belgique, sont plus libres d'allure et plus entreprenantes). Il y a aussi la magnifique phalange des Scouts de France, les patronages et leurs fédérations de gymnastique, les jeunes équipes sociales, les colonies de vacances, les œuvres

d'apprentissage, les universités catholiques, les jardins ouvriers, et une foule d'autres organisations.

Ce qui caractérise à l'heure actuelle le jeune mouvement catholique en France, c'est son effort sincère de se détacher de la cause du capitalisme libéral pour aller davantage vers le peuple. Une mésentente se produit ici également entre les nouvelles générations catholiques, plus combattives, plus sociales, plus pénétrées des nécessités spirituelles que des avantages matériels, et les générations précédentes qui concevaient la société chrétienne sous la forme de la charité *libre* des riches envers les pauvres, et non sous celle de la justice sociale *obligatoire* envers tous.

Ces nouvelles dispositions des jeunes catholiques font que leurs groupements sont sollicités par des formations politiques, les démocrates chrétiens ou démocrates populaires, qui essayent de les accaparer. Mais, d'une façon générale, les vrais jeunes catholiques sociaux se tiennent à l'écart des combinaisons politiques, demeurant eux aussi indifférents ou indécis en matière politique, ne consacrant leur dévouement qu'à la rénovation sociale. Avec les « Croix de Feu » dont je parlerai tout à l'heure, les jeunes catholiques sociaux détiennent peut-être entre leurs mains la décision politique des jours qui viennent.

Les partis politiques modérés, bien qu'ayant été et étant encore au pouvoir, n'ont guère de représentants dans la jeunesse. Ils sont empêtrés dans les vieilles traditions libérales et ne sont suivis que par les organisations électorales conservatrices et capitalistes : celles-ci disposent du pays légal mais non du pays réel. Ni le parti de M. Tardieu, ni celui de M. Flandin, pour ne nommer que les deux principaux, n'ont des racines, des adeptes et des troupes dans la jeunesse française qui monte. Il y a un divorce irréductible entre celle-ci et les formations anciennes. Même observation pour le parti radical-socialiste de M. Herriot et de M. Daladier, avec cette différence pourtant que les partis de gauche se soutenant plus vigoureusement que les partis modérés, tenant également depuis longtemps le pouvoir par le ministère de l'Intérieur et celui de l'Éducation nationale, disposent de facultés matérielles, de prébendes et d'influences scolaires et maçonniques qui leur valent quelques troupes de jeunes, plus ou moins arrivistes.

Nous voici maintenant à la gauche proprement dite : socialistes et communistes. Les organisations de jeunes sont, ici, nombreuses, fortes et vaillantes : elles comptent dans leurs rangs des intellectuels, des employés et des petits patrons, mais la majorité est nettement ouvrière avec une certaine participation paysanne. La cohérence y est plus grande que dans les formations de jeunesse de droite. Du point de vue religieux, c'est l'indifférence plutôt que l'hostilité. Du point de vue politique, les opinions sont aussi moins éparpillées qu'à droite où l'on rencontre pêle-mêle : royalistes, bonapartistes, fascistes, républicains autoritaires, républicains modérés ou libéraux, démocrates chrétiens et dix autres nuances aussi diverses et diviseuses.

Certes, chez les communistes eux-mêmes les variétés ne manquent pas, mais tandis que la droite est trop souvent servie des intérêts conservateurs, la gauche est novatrice. Novateurs aussi certain groupe qui copie le fascisme sans originalité française, ainsi que les jeunes paysans qui commencent à se remuer sous la conduite du parti agraire déjà puissant.

Dominant les partis de gauche et de droite, voici un groupement d'anciens combattants, extrêmement curieux, les « Croix de Feu ». Tandis que les associations diverses de combattants s'étaient bornées jusqu'à ces derniers temps à des revendications matérielles de pensions en affichant leur malheureux désintéressement des questions politiques et sociales, les « Croix de Feu » ont entrepris de relier les anciennes générations de la guerre avec les nouvelles générations en créant auprès des soldats de la

Grande Guerre, auprès des héros de la Marne et de Verdun, un corps d'élite, formé de jeunes, sous le nom de Volontaires nationaux.

On ne sait rien de positif sur les intentions des « Croix de Feu » et des « Volontaires nationaux ». Les uns voient en eux les défenseurs du capitalisme libéral, les autres une formation secrète royaliste opposée à l'*Action française* et qui serait aux ordres du comte de Paris. D'autres, enfin, considèrent les « Croix de Feu » comme un mouvement national par-dessus les partis, et qui tâcherait de réconcilier les Français entre eux, à une heure grave, par l'union des anciens combattants et des jeunes.

Toujours est-il que les trois suppositions peuvent paraître vraies, car si les « Croix de Feu » disposent de fonds considérables — thèse capitaliste, — leur chef est le frère de l'aide de camp du comte de Paris, — thèse royaliste, — et elles ont refusé de se joindre au Front national des droites contre le Front commun des gauches, pour demeurer l'arbitre des partis.

Le tableau très compliqué que je viens de vous tracer de nos divers partis politiques est cependant encore incomplet. Les associations de petite importance sont très nombreuses et achèvent de donner à la jeunesse française un aspect hétéroclite. En apparence, on conclurait à une formidable dispersion de notre énergie, à une mésestime générale aboutissant à une faiblesse dangereuse et, finalement, paralysante.

Et pourtant, celui qui, se basant sur ce panorama de désordre, d'incohérence et d'incertitudes, déduirait la décadence de notre jeunesse et la perte du sens de l'unité française vieux de mille ans, celui-là commettrait la plus formidable des erreurs.

Aussi, après cette description sincère de notre diversité inouïe, voici que je vous apporte les preuves de la magnifique unité de la jeunesse de mon pays.

PHILIPPE DE ZARA.

(A suivre.)

La situation de l'Angleterre⁽¹⁾

II. — Quel remède?

J'ai exposé la gravité de la situation de l'Angleterre, gravité due au fait que les grandes possessions de ce pays sont dispersées sans que l'Angleterre dispose de moyens suffisants pour attaquer d'éventuels spoliateurs. Aussi certains de ses rivaux ont-ils déjà tenté des efforts pour la priver de ses revenus et pour agrandir leur puissance à ses dépens. Ces efforts sont tout récents. Il est certain qu'ils continueront et deviendront formidables.

Quels sont les avantages et les désavantages de la Grande-Bretagne au début de cette tentative?

L'avantage politique de l'Angleterre, que nul ne possède comme elle, est l'unité morale du peuple anglais. Ajoutez-y la condition qui engendra cette unité, une condition unique aussi parmi les nations européennes : le gouvernement d'une classe. Cette unité n'est pas mécanique, mais instinctive. Elle ne repose pas sur la force ouverte pour sa préservation, mais sur le désir, toujours persistant, de la masse du peuple d'être gouverné par les riches.

En face de cet avantage, notons deux faiblesses. La première est la confiance, une confiance héritée du passé et qui est propre,

(1) Voir *La Revue* du 13 septembre 1935.

aussi, au caractère national anglais. Une confiance modérée renforce. Mais la confiance anglaise a dépassé toutes les bornes et, actuellement, elle affaiblit certainement l'Angleterre vis-à-vis de ses rivaux. Cette confiance prend la triple forme de jactance incessante, de prophétie joyeuse, d'illusion. Son effet principal, en ces dernières années, a été que tous les événements étrangers ont été une surprise pour l'Angleterre.

Cette mentalité de confiance exagérée est en relation étroite avec une autre faiblesse morale : la situation de notre instruction, plus particulièrement de l'instruction de la classe riche dirigeante. Cette classe voyage beaucoup, mais les voyages ne lui apprennent pas grand-chose. Dans ses écoles et dans ses universités on n'enseigne presque rien de l'Europe à cette classe-là. Cette ignorance anglaise de la situation contemporaine de l'Europe, de la carte même de cette Europe, est bien connue de nos rivaux et de nos adversaires possibles.

Autre faiblesse : le gouvernement parlementaire, c'est-à-dire le gouvernement par une oligarchie qui se renouvelle elle-même par cooptation et qui ne connaît pas de contrôle. En bien des points ce mal est moins grave en Angleterre que chez tel de nos rivaux qui subit encore le gouvernement parlementaire. Ce qui reste de la *gentry* anglaise agit comme un contrepoids. De plus, chez nous, les individus parlementaires peuvent beaucoup moins — et font donc moins de mal — que dans les assemblées continentales. D'un autre côté, le parlementarisme anglais est lié et associé à toutes les forces de l'Etat : à la très puissante corporation des juristes, au système bancaire plus puissant encore, au *Civil Service* (l'administration civile), au commandement de l'armée et de la marine. De là, que le tort fait par le Parlement ne peut être corrigé. Les parlements font du tort quand ils prétendent être représentatifs, car de leur nature ils sont des oligarchies et ils ne sont représentatifs que s'ils sont aristocratiques. La prétention qui veut que les parlements, parce qu'élus, sont représentatifs et forment le miroir de la nation est une erreur.

Ailleurs, chez nos grands rivaux, cette erreur empoisonnée a été éliminée ou grandement affaiblie. Aux Etats-Unis, le parlementarisme ne fut jamais très puissant; au contraire, l'égalité démocratique et le gouvernement populaire, l'emploi du referendum et les pouvoirs locaux et nationaux mis entre des mains personnelles ont rendu l'atmosphère politique américaine complètement antiparlementaire. La seule grande nation qui souffre encore du mal est la France. Et en France il y a déjà divorce entre le parlementarisme et le pays. Le parlementarisme y craint pour sa vie et il peut y être détruit à tout moment.

Un parlement qui n'est pas aristocratique doit devenir une simple bande de politiciens professionnels, corrompus et de moins en moins qualifiés pour parler et pour agir au nom de la nation. Il peut paraître impossible qu'on descende jamais à pareil niveau en Angleterre, parce que le personnel du Parlement y est toujours composé en bonne partie de membres de la *Gentry*. Malheureusement l'essentiel de l'affaire n'est pas là. Ce qui fait que des institutions sont aristocratiques, c'est la cohésion de la classe gouvernante — c'est-à-dire son caractère organique — jointe au respect que la masse du peuple porte à cette classe.

En ce qui concerne le Parlement anglais, ces deux facteurs sont en voie de disparition. Composé en grande partie de *gentlemen*, ceux-ci ne forment plus le bloc d'une classe; ils ne maintiennent pas les anciennes règles de l'honneur; ils s'associent, en égaux, avec des hommes qui n'eussent jamais été tolérés; il y a une génération. Entre-temps le respect du public pour les parlementaires a naturellement et inévitablement disparu. On parle encore dans les journaux d'un ministre du Cabinet, il est toujours payé très cher et sa situation lui fournit toujours des

opportunités de gagner bien plus encore par d'autres moyens; mais plus personne ne le respecte à cause de sa fonction. Le Parlement anglais, comme ses nombreux imitateurs morts, et le seul d'entre eux qui survit en France, devient de plus en plus une course de politiciens professionnels : des individus dont le but dans la vie publique est l'argent et les feux de la rampe.

* * *

Impossible pour l'Angleterre de rencontrer le péril qui vient en corrigeant ces deux faiblesses. Chargez une mentalité trop confiante ne peut être fait par des mots : seule la dure expérience de la défaite peut la corriger — et alors il est trop tard. Quant à réformer le Parlement, nous savons tous que c'est sans espoir aucun. Autant essayer de guérir un cancer avancé. Même si quelqu'un pouvait parler assez haut pour réduire les habitudes devenues enracinées de corruption et de chantage, impossible de restaurer le respect du peuple pour une institution qui s'est dégradée à ce point. Une fois perdu, un tel prestige ne se recouvre pas. Ce que nous pourrions faire, c'est renforcer la Monarchie. Un pouvoir personnel fort, à la tête, signifie la mort du politicien professionnel. D'une telle réforme salutaire il n'y a malheureusement aucun indice. Tout juriste, depuis l'*attorney general* jusqu'au plus petit juge de campagne, est intéressé au maintien de la politique professionnelle. De même tout propriétaire de journal, ainsi que tout homme riche de notre ploutocratie, à même « d'exercer une pression ».

En d'autres mots, une réforme radicale fortifiant notre société anglaise par un changement d'esprit est impossible, les choses étant ce qu'elles sont. Impossible d'ajouter à notre force morale. Impossible d'épurer notre vie publique. Et notre confiance exagérée en nous-mêmes ne peut être guérie en temps de paix.

Restent deux politiques concrètes : il est possible d'augmenter l'armement matériel de l'Angleterre et nous pouvons nous renforcer par une alliance. Ces deux politiques ne forment d'ailleurs pas une alternative, elles sont complémentaires. Impossible de conclure une alliance qui en vaille la peine avant d'avoir accru notre force matérielle, et un accroissement de force matérielle est inefficace sans une solide alliance. Quel que soit, en effet, notre effort pour augmenter notre force matérielle, impossible, à l'avenir, de l'accroître suffisamment pour être à même de dominer une coalition de deux puissances contre nous, comme nous pouvions aisément le faire quand la puissance navale était décisive.

Quant à sa force matérielle, l'Angleterre souffre de deux graves faiblesses. La difficulté d'établir le service universel et le coût du travail urbain mécanisé. Personne ne l'ignore, l'Anglais n'acceptera la conscription qu'en cas de crise mortelle mettant en danger la vie même du pays. Alors il l'acceptera volontiers, car le patriotisme est la religion des Anglais. Mais, sinon, il en a le dégoût, et il serait impossible de faire comprendre au peuple anglais la nécessité de la conscription sans la menace immédiate d'une invasion réelle. Que si, même, tous les Anglais étaient convaincus qu'il faut l'établir tout de suite, il y aurait un délai de deux ans avant qu'une force armée représentant la pleine capacité de la nation soit à même d'agir. Même alors le résultat ne serait pas une force homogène, surtout les états-majors auraient une valeur très différente de ceux entraînés depuis toujours à l'étranger.

La question du coût est étroitement liée à celle de la conscription. Le capitalisme industriel a donné à l'Angleterre une machine très efficace pour cette production mécanique qui est essentielle à la guerre moderne, mais il a aussi enseigné aux masses de vendre leur travail aussi cher que possible et de faire le moins de travail possible pour le plus haut salaire possible.

Cette question de coût nous affecte particulièrement en matière d'armement aérien, comme il appert immédiatement à quiconque veut se donner la peine de calculer et de comparer les prix de revient, mettons dans l'aviation italienne et dans l'aviation anglaise, du vol d'un homme pendant une heure multiplié par sa vitesse et par le poids transporté. Le prix de revient anglais — comprenant tous les frais sur terre et dans l'air — est formidablement plus élevé que dans les aviations continentales.

Quant aux alliances, inutile de discuter de leur « explicité » ou de leur « implicite ». Une alliance implicite, telle que celle qui existait entre l'Angleterre et la France avant la guerre, et entre Londres et Berlin quelques années plus tôt, ou bien une alliance explicite comme celle conclue avec le Japon il y a trente ans? Le point essentiel n'est pas là, il n'est pas dans la question de savoir si l'alliance est ouvertement admise ou non, mais dans celle de savoir « avec qui? »

L'Angleterre s'alliera-t-elle à la Prusse et à ceux que la Prusse attirera à elle, ou à la France et à l'Italie?

Si l'Angleterre s'allie aux plus anciennes civilisations traditionnelles de l'Europe, c'est-à-dire à la France et à l'Italie, elle s'allie avec une culture qui répugne à la généralité de la culture anglaise, quelle que soit la sympathie qu'une petite classe anglaise très cultivée ait pour elle; avec une culture basée sur une religion dont le rejet a été le fondement même de tout ce qui est anglais, depuis trois siècles. De plus, l'Angleterre s'allierait avec un groupe dont au moins un membre, la France, souffre d'une grande faiblesse intérieure, faiblesse qui ne cesse de croître. Il paraît certain, par exemple, que les prochaines élections françaises seront ce que les Français eux-mêmes appellent « de mauvaises élections ». Pour la force du pays, elles seront néfastes, à moins que quelque révolution n'intervienne pour devancer le désastre.

Il y a encore cette grave difficulté, que le monopole bancaire anglais, conduit par la Banque d'Angleterre, est aveuglément décidé à soutenir Berlin. Il a accordé des montants énormes de crédits, considérés comme de l'argent « coulé » dans le Reich allemand, et, en dépit de la plus cynique des répudiations, il continue à espérer, contre toute espérance, que, d'une manière ou d'une autre, un Reich ami et victorieux remboursera en fin de compte.

Cette force bancaire, la plus forte de toutes les forces de l'Etat anglais, nous oblige, pour ainsi dire, à une alliance prussienne comme solution ultime. L'Angleterre tend certainement vers une telle alliance et peut-être qu'à la suite de ses dernières erreurs elle y sera contrainte. Sur le Continent on considère comme acquis que l'Angleterre en arrivera là.

En faveur d'une telle alliance anglo-prussienne on peut invoquer le lien moral (qui n'est pas à négliger) d'une religion et d'une tradition similaires qui ont rassemblé la Prusse et l'Angleterre pendant deux cents ans. Contre une telle alliance il y a que les Anglais se trouveront alliés avec un pays qui persécute follement les juifs. Or, les juifs sont mêlés aux choses anglaises de toutes les manières. Dans chacune des professions, en Angleterre, on trouve des juifs proéminents, mariés dans la plupart de nos grandes familles et si intimement tissés dans la structure de la vie anglaise qu'il est impossible de toucher aux uns sans toucher à l'autre. La ploutocratie anglo-judaïque alliée à la Prusse moderne souffrirait de tiraillements intérieurs très graves.

Une entente anglo-prussienne présenterait aussi ce désavantage que si l'Angleterre a beaucoup à donner, on ne voit pas ce qu'elle pourrait immédiatement recevoir. L'Angleterre peut rendre à la Prusse des colonies, et sans doute le fera-t-elle bientôt. L'Angleterre peut donner à la Prusse une sécurité plus grande pour sa prochaine agression en Europe, et la Prusse n'attaque jamais

sans se croire sûre. L'Angleterre peut aussi continuer à donner de l'argent, dont la Prusse a le plus grand besoin. C'est avec de l'argent anglais que sera construite la nouvelle flotte allemande. Si tout porte l'Angleterre vers l'alliance prussienne, une telle alliance donnera tout à la Prusse et rien d'immédiat à l'Angleterre.

L'Angleterre la ferait en escomptant le secours *ultime* d'une Prusse victorieuse contre d'autres rivaux. Mais il reste la grave question de savoir si la Prusse sera victorieuse. Si sa prochaine agression échoue, si la Prusse est vaincue après que l'Angleterre s'est alliée à elle, la situation finale de celle-ci sera bien pire que la situation dont elle souffre aujourd'hui.

HILAIRE BELLOC.

Le Pèlerin de Paris

MARTYRES

Dans les villes d'aujourd'hui le trait le plus étrange au regard chrétien est la séparation, la décomposition de plus en plus complète en quartiers pour les riches et en faubourgs pour les pauvres. Les *grands quartiers*, dit-on à Grenelle ou à Belleville, peut-être en viendra-t-on à les défendre par quelque ligne fortifiée, à n'en permettre l'accès qu'à certaines heures et sous certaines conditions aux foules des lotissements, des îlots insalubres et des habitations à bon marché. Mais comment empêcher le cheminement invisible des passions et des pensées? L'empereur Napoléon III a vécu assez longtemps pour s'apercevoir que la cité de Dieu ne s'édifiait pas en perçant de larges avenues et en établissant des squares, des églises, des casernes aux carrefours. D'élégants sceptiques décident que le monde doit être ordonné aux seuls plaisirs des sens, des sophistes se perdent en rêveries, en accommodements avec le ciel, des cerveaux obtus concluent qu'il importe avant tout de prêcher la haine du possédant, de détruire. Le petit troupeau catholique méconnu, méprisé, repoussé, détesté, entre deux camps adverses, est destiné aux coups. Quand le siècle a développé, réalisé sa philosophie, rien de plus naturel que l'archevêque de Paris périsse sur une barricade.

Trois archevêques de Paris sont assassinés entre 1848 et 1871. Mgr Affre souhaitait être la dernière victime des journées de juin 1848. Le dimanche 25, trois gardes nationaux du poste de la rue Madame, qui se nommaient Ozanam, Cornudet et Bailly, allèrent proposer à l'archevêque d'intervenir en médiateur auprès des insurgés du faubourg Saint-Antoine, contre lesquels le général Cavaignac allait faire donner l'artillerie. « Je suis pressé par cette pensée, depuis hier, répond Mgr Affre, mais comment la réaliser? Comment parvenir jusqu'aux insurgés? Le général Cavaignac permettra-t-il une telle démarche? Puis où le trouver lui-même? » Les trois jeunes gens lui offrent de l'accompagner; il va donc à pied, vêtu de sa soutane violette et portant sa croix pastorale, de l'île Saint-Louis, à l'Assemblée nationale. A son passage, les troupes présentent les armes, les hommes se découvrent. Le général Cavaignac objecte que le général Bréa, envoyé en parlementaire, vient d'être gardé prisonnier. L'archevêque insiste. Cavaignac se décide alors à lui remettre une proclamation aux insurgés promettant des mesures de clémence. Affre rentre à l'île Saint-Louis pour dîner; il prie un instant, se confesse, puis part vers la Bastille, suivi seulement de deux prêtres et d'un domestique. Les officiers des troupes régulières tentent de l'arrêter, lui représentant le danger de s'offrir en cible à des bandes furieuses.

Il poursuit sa route. Vers 8 heures du soir, au passage, il bénit des blessés place de l'Arsenal. Arrivé à la Bastille, il demande au colonel des troupes assiégeantes de faire cesser le feu. Puis il s'avance, précédé d'un jeune homme des Conférences de Saint-Vincent de Paul, qui agite un mouchoir blanc attaché à un bâton. Une boutique de l'immeuble, 2, rue de Charenton, qui fait l'angle du faubourg, donne accès à la barricade. L'archevêque la traverse. Alors, un groupe assez nombreux d'insurgés vient le rejoindre sur la place. Quelques soldats arrivent à leur tour. Mgr Affre, tenant à la main la proclamation pacificatrice, commence à parler. Tout à coup, un coup de feu, les uns diront des troupes régulières, les autres des barricades, et la fusillade générale. L'archevêque, atteint d'une balle perdue, telle est la thèse officielle, tombe dans les bras d'un ouvrier, disant : « Mon ami, je suis blessé. » Les insurgés, assez émus, portent Mgr Affre chez le curé de Saint-Antoine des Quinze-Vingts, où il mourra le lendemain. Cependant, l'artillerie du général Cavaignac emporte la barricade.

Entre autres reliques, soutane, gants, ossements percés de balles, le trésor de Notre-Dame de Paris possède le masque de Mgr Affre. De son vivant, ses adversaires reprochaient à ce Rouergat d'être lent, pesant, plus calculateur que génial. Le visage est massif mais puissant, le nez gros, informe, la mâchoire plus large que le front. Cet évêque, qui a choisi le martyre, était fort.

Quoi qu'il en soit des circonstances accessoires, Mgr Sibour, poignardé en 1857, à Saint-Etienne du Mont, lors de la neuvaine de sainte Geneviève, par un prêtre interdit, est mort victime de sa foi en l'Immaculée-Conception. L'assassin, qui prétendait le punir de son dernier mandement en faveur de ce dogme, s'écria : « A bas les déesses! »

Le masque de Mgr Darboy, exposé à Notre-Dame près de celui de Mgr Affre, est régulier, menu et fin, allongé par une barbiche, venue sans doute pendant la détention. Cet évêque fut un lettré, un homme de conversation séduisant, un politique gallican et césarien très critiqué; mais il fut aussi, très simplement, un martyr.

Henri Ranvier, dont, en 1933, le conseil municipal de Paris a donné le nom à une rue voisine du lieu où tombèrent les premiers otages, avait donné la place de directeur de la prison de la Grande Roquette à un certain François, emballer de son métier, et par goût ivrogne, mangeur de curés : « Voilà quinze cents ans, disait-il, que ces gens-là écrasent le peuple; il faut les tuer tous. » C'est à lui que Mgr Darboy fut confié.

L'archevêque de Paris est arrêté le 4 avril 1871 vers 5 heures du soir : des coups de feu ont été tirés sur les fédérés d'un couvent de la rue des Postes; la Commune prétend se saisir du chef responsable du clergé. A la Conciergerie, Mgr Darboy comparait devant Raoul Rigault, Ferré et Dacosta. Il commence : « Mes enfants, vous m'avez appelé; me voilà prêt à vous fournir les explications nécessaires ». Rigault réplique avec impatience : « Nous ne sommes pas vos enfants, mais vos juges. Voilà quinze cents ans que vous nous la faites et ça finit par nous embêter ». Entraîné avec l'archidiacre par une troupe à demi ivre, il comprend qu'il est perdu et se tourne vers son compagnon : « Ce sont donc des bêtes féroces. Ah! mon cher ami, je vous demande pardon de vous avoir amené ici ».

Le 6 avril, il est transféré à la prison de Mazas où le rejoignent bientôt des prêtres et d'autres notables. La Commune engage à leur sujet des négociations avec Thiers, simple comédie destinée à gagner du temps et quelque prestige. Mgr Darboy, l'abbé Deguerry consentent à écrire à Versailles en faveur des communards prisonniers.

Le 22 mai, une quarantaine d'otages sont tirés de leurs cellules, chargés sur des chariots du chemin de fer de Lyon et

transférés vers 6 heures du soir à la prison de la Grande Roquette, au milieu des cris de haine de la foule. L'emplacement de la Grande Roquette, face à la prison réservée depuis quelques mois aux femmes, est occupé aujourd'hui par un groupe de maisons à bon marché de la ville de Paris.

Le 21 mai, les Versaillais pénètrent dans Paris, par la porte de Saint-Cloud; le 23, ils sont maîtres de Montmartre. Prévoyant la défaite de ses troupes, le comité de la Commune a voté le 20 mai en séance secrète l'incendie des monuments publics par le pétrole et le massacre des otages. Il s'installe le 24 mai à la mairie du XI^e arrondissement, à proximité de Belleville, qui doit être sa dernière forteresse. Le 23 au soir, les Tuileries sont en flammes; le 24, dans l'après-midi, les incendiaires opèrent au Louvre et au Palais-Royal. Suivront l'Hôtel de Ville, la Légion d'honneur, la Cour des Comptes, le Conseil d'Etat, le Palais de Justice.

Le 24 mai, entre 4 et 5 heures du soir, un peloton d'exécution se présente à la Grande Roquette. Six victimes sont appelées; en premier lieu l'archevêque de Paris, le président Bonjean, M. Deguerry, curé de la Madeleine, puis les pères jésuites Clerc et Ducoudray et l'abbé Allard, aumônier des ambulances. On les fait avancer sur le chemin de ronde. De leurs cellules, pendant quelque temps, les autres otages peuvent les apercevoir. L'archevêque descend rapidement les marches; tous ses compagnons étant encore en haut, derrière lui, il se retourne, prononce la formule d'absolution et les bénit. Puis il offre son bras au président Bonjean, qui marche avec peine. Les autres prisonniers les perdent de vue et se mettent en prières. Le cortège gagne un second chemin de ronde et s'arrête enfin devant un très haut mur, à l'endroit où la rue de la Folie-Regnault tourne à angle droit. Il est 7 h. 3/4 du soir. Le peloton s'arrête à trente pas des otages; un feu de salve retentit, suivi de plusieurs coups séparés.

Lors de la démolition de la Grande Roquette, la cellule de Mgr Darboy et quelques pierres du mur où il est tombé ont été transportées à Issy, au séminaire de Saint-Sulpice. Les cadavres furent dépouillés et jetés la nuit à la fosse commune du Père-Lachaise d'où quelques jours plus tard les tira la piété catholique.

* * *

L'École Albert-le-Grand d'Arcueil se trouvait entre les forts de Montrouge, de Bicêtre et la redoute des Hautes-Bruyères. Les Pères Dominicains y avaient établi une ambulance; ils ramassaient les blessés et les soignaient eux-mêmes. Le 17 mai 1871 saute une capsulerie avenue Rapp; les fédérés usent de ce prétexte pour cerner l'école dès le lendemain et l'envahir. Les citoyens Meillet et Lucipia, ceints de l'écharpe rouge, sont porteur d'un mandat d'arrestation de tout le personnel. Le P. Captier, directeur, disciple de Lacordaire, les PP. Delhorme, régents des études, Bourard, aumônier, Cotrault, économiste, et Chataigneret, sous-diacre, des professeurs et des employés laïques sont entraînés, enfermés au fort de Bicêtre.

Le matin du 25 mai les fédérés sont contraints de battre en retraite. Ils emmènent avec eux leurs prisonniers qu'ils parquent à la mairie des Gobelins, puis 38, avenue d'Italie, à la prison du secteur. Vers 2 heures de l'après-midi, ils tentent de les conduire à la barricade, sur la place; mais les tirs des Versaillais la rendent intenable. Ils les ramènent en prison. A 4 h. 1/2, on les groupe dans l'étroit couloir qui accède à l'avenue d'Italie. On leur dit : « Allons, messieurs, sortez, vous n'êtes plus en sécurité ici ». Le P. Cotrault avance le premier, il voit à droite et à gauche sur l'avenue des alignements de fédérés qui le couchent en joue. Levant les bras, il s'écrie : « Est-ce possible ! » et au même instant il tombe. Le P. Captier, prieur, s'élance, disant : « Allons

mes amis, pour le bon Dieu ! » Les autres suivent, courant quelques pas sur l'avenue, se traînant lorsqu'ils sont atteints, gémissant, se débattant de longs instants avant le coup qui les achève. Un jeune domestique de l'école, Germain Petit, réussit à s'enfuir, à trouver refuge dans une maison, au 7, rue Toussaint-Féron. La propriétaire le cache dans son puits; mais une voisine la dénonce. Les fédérés fouillent la maison sans rien trouver; ils saisissent alors la fille de l'hôtesse pour la fusiller. Entendant leurs menaces, le jeune homme sort de sa cachette et préfère se livrer. Il est abattu avec les autres. Le soir, douze cadavres affreusement souillés et mutilés gisent sur l'avenue d'Italie. Les troupes versaillaises les ont aperçus au passage; mais elles poursuivent leur marche en avant. Cependant la populace s'est amusée à dévêtir les corps, à les disséminer sur toute la longueur de l'avenue. On retrouve des chapeaux de prêtres sur les arbres, des laïcs emmaillottés de scapulaires blancs.

Les martyrs ont été inhumés dans une chapelle du jardin d'Arcueil. La propriété a été confisquée par l'Etat et lotie en 1904. Des catholiques ont acheté le petit enclos où reposent les douze victimes. Il est envahi de lierre et de buissons; trois ou quatre vieux arbres ombragent une petite grotte factice qui ressemblerait à une fabrique de villa bourgeoise si elle n'était surmontée d'une croix; elle abrite un oratoire en cul-de-four, revêtu de marbre blanc. Sur l'autel est inscrit le dernier mot d'ordre du père prieur : « Allons mes amis, pour le bon Dieu ».

* * *

Le vendredi 26 mai 1871, plus de trente otages ecclésiastiques étaient encore détenus à la Grande Roquette : curés de Paris, vicaires, séminaristes de Saint-Sulpice, prêtres des Missions étrangères, Pères jésuites professeurs à l'école de la rue des Postes, Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus. Ils avaient pu jusqu'alors communiquer entre eux. A la prison de Mazas, les Pères Jésuites avaient reçu des hosties consacrées; ils communiaient leurs compagnons à travers les barreaux. C'est ainsi que Mgr Darboy put recevoir le viatique de son voisin de cellule, le P. Olivaint. Le P. Ducoudray communit Paul Seigneret à 6 heures du matin, trois jours avant leur mort. Le séminariste est voisin de l'abbé Planchat, et ils récitent ensemble les prières des agonisants. Plus loin, dans la nuit du 25 mai, une conversation s'engage entre M. Guérin, des Missions étrangères, et un autre détenu, professeur, père de famille, qui se lamente de mourir. M. Guérin lui fait observer qu'il porte des habits laïques et qu'avec sa barbe de missionnaire il peut fort bien passer pour tel : « Si vous êtes appelé, laissez-moi donc répondre à votre place. Moi, prêtre missionnaire, je trouverai peut-être ici la grâce du martyr que j'étais allé chercher bien loin en Chine. Voilà tout. Un peu plus tôt, un peu plus tard, peu importe; et j'aurai sauvé une famille ». Le laïc refuse. « Si vous faites cela, mon Père, je n'en profiterai pas; j'ai droit à ma place, je la réclamerai. » Ni l'un ni l'autre ne fut appelé.

Le soir, vers 4 heures, les gardiens rassemblent dans la grande cour de la Roquette une dizaine de prêtres, des sergents de ville, des soldats, des gendarmes et quelques civils, environ quatre-vingts personnes. Ce nombre paraît trop grand; les fédérés craignent une révolte; ils font remonter les sergents de ville. Finalement trente-quatre soldats, quatre laïcs et dix ecclésiastiques sont gardés.

Le premier appelé est le P. Olivaint, ancien avocat, directeur de l'école de la rue des Postes. Dès le début de la Commune, remerciant son supérieur de le maintenir à Paris, il écrivait : « Si le bon Dieu m'accordait la grâce de mourir en quelque sorte martyr, comme je le lui ai demandé depuis plus de trente-cinq ans,

soyez bien content, je ne cesserai de prier pour vous au ciel. Je n'ose dire que j'en ai le pressentiment, mais j'en ai le plus grand désir ». Viennent ensuite le P. de Bengy, dont le nom est déformé à l'appel; il se présente néanmoins : « Si vous voulez dire de Bengy, c'est moi »; le P. Caubert; quatre pères de Picpus : les PP. Radigue, prieur de la maison principale; Tuffier, procureur, âgé de soixante-quatre ans; Rouchouze, secrétaire du général; Tardieu, maître des étudiants; l'abbé Sabatier, vicaire à Notre-Dame-de-Lorette; le séminariste Paul Seigneret, de Saint-Sulpice, âgé de vingt-cinq ans; enfin l'abbé Planchat, des frères de Saint-Vincent de Paul.

Paul Seigneret, le jeune séminariste, est transporté de joie. Dès les premiers jours, il disait à ses compagnons : « Si nous pouvions être fusillés, quelle belle mort ! » Il chante le *Te Deum* en franchissant le seuil de sa cellule de Mazas. Ecrivant à ses parents, il déclare qu'il vit là « heureux, à la complète disposition de Dieu, dans une tranquillité d'âme qui me fait retrouver les plus doux moments de ma vie ». Ou encore : « Serait-il possible qu'au commencement seulement de notre vie, Dieu nous tînt quittes du reste et que nous fussions jugés dignes de lui rendre ce témoignage du sang, plus fécond que l'emploi de mille vies ! Heureux le jour où nous verrons ces choses, si jamais elles nous arrivent ! »

Du P. Planchat, le curé de la Madeleine avait coutume de dire : « Je n'ai pas connu dans Paris de prêtre qui ait autant fait pour le salut des âmes ». Ce Vendéen doit nous retenir plus longtemps, car il s'est donné tout entier aux pauvres de Paris. Il fut un prodige d'humilité : prêtre, il s'agrège à la Congrégation de Saint-Vincent de Paul, alors dirigée exclusivement par des laïcs. Le plus actif et le plus généreux des hommes, il écrit : « Je me suis peut-être imaginé que je possédais la charité parce que j'étais enclin à l'agitation extérieure pour les bonnes œuvres ».

Il se voue au peuple émigré des campagnes, que l'industrie, la fièvre des grands travaux attirent dans les faubourgs de Paris et que le dépaysement, l'abandon, l'exemple d'une populace pervertie éloignent de la religion. Ces chrétiens d'enfance, il suffit souvent d'un mot, d'une main tendue pour les conquérir. Nul ne s'en scucie. L'abbé Planchat court à leur service les taudis de Charonne et de Grenelle. Il débute le long des berges de la Seine, où sont de mauvaises cabanes de chiffonniers et dans les repaires de la rue Croix-Nivert, célébrant des mariages, des baptêmes, écoutant des confessions. Un jour qu'il passe devant une blanchisserie, les ouvrières raillent bruyamment sa tournure bizarre et sa soutane rapiécée. Il s'arrête, leur parle doucement et distribue des chapelets et des médailles. La maîtresse court ensuite derrière lui, des larmes aux yeux : « Monsieur l'abbé, voilà cinq francs, que nous vous prions d'accepter pour une messe à notre intention. »

Pendant le siège de Paris, il est aux côtés de l'abbé de Broglie, aumônier militaire. Une lettre à sa sœur permet de mesurer le recul de la religion dans le peuple depuis cinquante ans. Qu'on juge si pareilles scènes seraient possibles en 1935 : « ... M. de Broglie avise un zouave qui se promenait pensif sur la place du village (il s'agit de Bry-sur-Marne). Quelque temps après, l'abbé me rejoint et me dit : « Je n'ai pas perdu ma nuit, j'ai confessé un soldat. » Stimulé par cet exemple, j'avise un groupe qui venait à notre rencontre sur la route de Bry à la Marne. J'en détache un individu, envoyant les deux autres à l'abbé de Broglie : « Vous êtes du Midi, mon ami ? dis-je à mon prisonnier. — Oui, des environs de Tarbes. — Alors vous connaissez Notre-Dame de Lourdes ? Mais quelle était votre occupation avant la guerre ? — Oh ! j'étais à Paris depuis un certain temps. — Et que faisiez-vous ? — Professeur au lycée Saint-Louis. — Et de quelle classe ? » Encore quelques mots et... « Vous qui êtes

chrétien, nettoyez votre conscience. Vous serez plus à l'aise devant l'ennemi. — Soit ! » Et l'affaire était faite au moment où l'abbé de Broglie arrivait, ayant tout simplement expédié les deux siens. Quelques pas plus loin, nous rencontrons une barricade. M. de Broglie accapare deux des trois factionnaires. J'aperçois le troisième accroupi dans un coin, son fusil entre les jambes. « De quel pays êtes-vous, vous qui avez l'air d'avoir peur de vous confesser ? — Picard, monsieur. — Comment, vous hésitez ? Vite, mon enfant, exécutez-vous. » Et il s'exécute... Nous nous rencontrons sur le pont et nous confessons chemin faisant, l'abbé de Broglie et moi, chacun deux soldats... Voilà 11 heures 3/4, me dit l'abbé de Broglie. Buvons une goutte de rhum, mais n'oublions pas nos factionnaires. — « Votre pays ? demande à celui qu'il avait abreuvé l'abbé de Broglie. — De Seine-et-Marne. — J'ai prêché vos camarades au séminaire du Saint-Esprit, il y a quelques semaines. Il y a mieux, je les ai confessés. Et vous ? — Je veux bien. » Le mien était du Pas-de-Calais. — Mais je connais votre Artois, je l'ai parcouru; j'ai dix-huit mois habité Arras. L'Artésien est foncièrement religieux. Vous vous confessez n'est-ce pas ? — Eh oui. » Plus loin, un marin se confesse à l'abbé de Broglie. A la mairie de Nogent, les trois factionnaires se confessent, appuyés sur leurs fusils... »

Le P. Planchat dirige un patronage à Charonne. Le Jeudi-Saint, 6 avril 1871, de braves gens l'avertissent qu'il va être arrêté. Il refuse de se cacher malgré les instances de ses collègues et poursuit la préparation des enfants à la fête de Pâques. Vers 2 heures de l'après-midi, alors qu'il distribue des vêtements aux mères dont les enfants vont communier, arrive un officier de la Commune, revolver au poing. L'abbé Planchat est conduit au commissariat de police rue des Cendriers, puis à la mairie de Belleville, il est injurié, frappé en cours de route. Le lendemain, il est traîné au commissariat de la rue des Amandiers, puis à la préfecture de police, où sont déjà détenus vingt-cinq prêtres. Tous sont transférés à la prison de Mazas le jeudi de Pâques.

Habitué à de longues marches journalières, l'abbé Planchat se trouve fort mal de la réclusion. Il va et vient dans sa cellule, méditant et priant comme ses compagnons. Ses pauvres lui envoient des vêtements, de la nourriture; un enfant du patronage apporte un bouquet de fleurs des champs. Le jeudi qui suit l'exécution de Mgr Darboy, à la grande récréation, le P. Planchat confesse un fédéré en blouse bleue, qui a été emprisonné par les siens, et se promène bras dessus, bras dessous avec lui.

Le 26, sortant de la prison, les communards ne savent pas exactement où conduire leurs victimes. Ils montent la rue de la Roquette jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. Le cortège est précédé d'un cavalier, héraut ou éclaireur; les prisonniers marchent deux par deux, encadrés de cent cinquante hommes en armes, fédérés, *Vengeurs* de Flourens, *Enfants perdus* de Bergeret, garibaldiens. Boulevard de Ménilmontant, l'éclaireur s'arrête devant une grande fabrique d'eau de Seltz et annonce aux ouvriers qu'on amène enfin pour les fusiller des calotins et des gendarmes. Ils suivent la chaussée de Ménilmontant, la rue de Puebla. Alors commencent les cris, les menaces, qui ne cesseront plus, qui iront s'amplifiant jusqu'à la fin. Les gardes ont peine à protéger leurs prisonniers contre les coups. Des chasseurs et des artilleurs fédérés, qui viennent d'être battus par les Versaillais, veulent se venger en fusillant immédiatement les otages.

Par la rue des Rigoles, au milieu des clameurs, le cortège arrive à la mairie de Belleville, où depuis le matin se sont réfugiés les derniers chefs de la Commune. Les otages y restent à peu près une demi-heure; la confusion est grande; on hurle à la mort; aux vociférations des individus retranchés dans la mairie, la

foule qui s'ameute aux portes répond : « Ne les lâchez pas ! » Trois otages laïques sont massacrés.

Enfin le cortège sort par une grille donnant sur la rue de Belleville. Henri Ranvier, les mains derrière le dos, prononce : « Conduisez-moi ça aux fortifications et fusillez. » Une femme, pistolet au poing, prend la tête du défilé, auquel se joignent des tambours et des clairons. Les gendarmes et les soldats viennent les premiers; les prêtres suivent. Des femmes, des jeunes gens traversent les rangs, frappant, griffant au passage. Une fille met son pistolet sur la gorge d'un prêtre et glapit : « C'est avec ça que je vais te descendre tout à l'heure. »

« Les maisons 169, 171 et 173 rue de Belleville, raconte un témoin, avaient été envahies par les fédérés, parce qu'elles faisaient face à une rue par laquelle on s'attendait à voir arriver les Versaillais. Ces hommes se pressaient à leurs postes pour insulter les victimes et encourager les meurtriers : « Vive la Commune! Mort aux curés? Mort aux mouchards! » Au n° 229, plusieurs personnes sortirent sur la porte pour s'enquérir de ce qui arrivait : « Où menez-vous ces soldats et ces prêtres? » Un fédéré fit signe qu'on allait les fusiller. Il y eut un cri de terreur et de pitié... En passant devant la cité Lemièrre, un jeune homme prit la tête du cortège. Il exécuta une pantomime à l'aide de son fusil. Il s'arrêtait, de temps en temps, pour appeler de ses gestes et de sa voix la mort des gendarmes et des prêtres... »

On arrive rue Haxo. Trois bataillons de fédérés campent aux abords. Deux coups de fusil sont tirés sur les otages, mais n'atteignent personne. La foule est compacte, venue de loin pour assister au massacre. Des bruits circulent; ces otages auraient été arrêtés boulevard du Prince-Eugène, alors qu'ils dressaient des barricades avec des cadavres. Quelques murmures : « Ça ne portera pas chance à Belleville... Mauvaise note pour les gardes nationaux de par ici. » Un garibaldien intervient : « Ne pleurez pas ces gens-là, ils assassinent les femmes et les enfants. »

Les bataillons crient : « Vive la France! Vive la République! » Les otages lèvent leurs chapeaux. A la porte du secteur, 85 Haxo, il y eut un instant d'hésitation. Les chefs du cortège se consultèrent. L'un d'eux se tourna vers la foule : « Citoyens, dit-il, nous avons cru trouver au secteur une cour martiale; il n'y en a point. Que faut-il faire des otages? » La foule tout entière crie : « A mort! » Une charrette est amenée au milieu de la rue; un homme l'escalade, drapeau rouge à la main et entame une harangue : « Citoyens, le dévouement de la population mérite une récompense. Voici des otages que nous vous amenons pour vous payer de vos lourds sacrifices. » Plusieurs centaines d'hommes et de femmes sont là, qui hurlent : « A mort! »

La cité de Vincennes, rue Haxo, se composait de petites villas et de jardinets. Au bout d'une longue avenue, une cour assez large s'étendait devant un bâtiment d'un étage, le pavillon de l'horloge qui existe encore; prolongeant ce bâtiment, dans une seconde cour mitoyenne à la rue du Borrégo, une salle de bal-musette, encore inachevée, fut le lieu du massacre. L'état-major de la Commune et ses derniers fonctionnaires s'étaient réfugiés dans cet ensemble de constructions.

Vers 5 heures du soir, un colonel fédéré ouvrant la marche, le cortège s'engage dans le passage étroit qui conduit au pavillon de l'horloge. A l'entrée, une brute colossale, brigadier d'artillerie de la Commune, assénait un coup de poing à chaque victime. Paul Seigneret donnait le bras au vieux P. Tuffier, qui marchait avec peine. Le coup de poing de l'artilleur lance le séminariste à plusieurs pas, contre l'appui de la fenêtre de la concierge; il est assommé, traîné dans la boue et laissé pour mort au fond du jardin. La foule se précipite à la suite et s'entasse dans les cours, les terrains vagues avoisinants, sur les murs. Lors du

massacre, des balles ricochèrent et blessèrent les assassins. A partir de ce moment les récits sont confus. Il semble que des officiers de la Commune, installés dans le pavillon de l'horloge, au balcon du premier étage, parlementent avec la foule. Une fille de dix-neuf ans, cantinière de fédérés, s'avance et interpelle le conseil : « Ils n'en finiront pas, ces feignants-là! Tas de lâches, vous n'allez donc pas commencer? » Elle vise un prêtre, peut-être l'abbé Planchat, qui demandait grâce pour les pères de famille : « Je m'en vais t'en f... des pères de famille! » Et elle lui brûle la cervelle. Il est environ six heures et demie du soir. C'est le signal de la tuerie.

Elle dure près d'une demi-heure, car les victimes sont amenées une à une, plusieurs déjà blessées, sanglantes, dans l'enclos de la salle du bal, contre le mur perpendiculaire à la rue de Borrégo, où elles servent de cibles à des fédérés, qui se tiennent à cinq ou six pas au plus. Un marin fédéré vise un jeune garde de Paris, un vieux prêtre repousse l'assassin et se place devant le canon du fusil. Les deux victimes sont abattues et l'on s'acharne sur le corps du vieillard. Le vieux P. Tuffier est injurié par un groupe de femmes; pour toutes réponses, il les bénit; elles ricanent : « Le vieux demande grâce ». Il tombe; la fusillade ayant cessé, il se relève et court vers le mur; des fédérés se précipitent et lui font sauter la cervelle. Il tombe face contre terre; un coup de pied le remet sur le dos; il râle encore; on l'achève. Dans la soirée une femme se vantait : « Ce c... de curé a voulu se relever. S'il l'avait fait, je sautais par-dessus le mur et je l'achevais ». Une femme ouvre la bouche du cadavre et veut lui arracher la langue; n'y parvenant pas, elle s'accroupit et le souille d'ordures. Une sonnerie de clairon marque la fin du carnage. Les victimes entassées respirent ou tressaillent encore. On les larde de coups de baïonnette jusqu'à ce que s'éteigne tout gémissement. La nuit tombe. Le canon versaillais gronde par intervalles. Néanmoins la foule se disperse joyeusement chez les marchands de vin des environs. Un enfant de quatorze ans se vante d'avoir abattu le premier prêtre. Des fédérés promènent des soutanes, des chapeaux de prêtres au bout de leurs baïonnettes, on emporte des chaînes de montres, des chapelets. Le lendemain, au soleil, les cadavres entrent en putréfaction. Vers 11 heures du matin, on les précipite avec de la chaux vive dans une fosse d'aisances, au fond du terrain. La cohue des assassins s'enfuit par la porte de Romainville.

* * *

A la prison de la Grande Roquette, le 27 mai, veille de la Pentecôte, des prêtres font vœu à Notre-Dame-des-Victoires, puis se barricadent avec des soldats dans leur quartier derrière des piles de meubles et de paillasses. Ils tiendront sans eau et sans vivres jusqu'à l'arrivée des Versaillais le lendemain soir.

Dans la confusion, les portes sont restées ouvertes; des condamnés de droit commun s'enfuient. Par malheur, Mgr Surat, archidiacre de Notre-Dame, M. Bécourt, curé de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, M. Houillon, missionnaire en Chine, et dix-huit soldats croient pouvoir suivre cet exemple, Ils périront tous.

Les trois prêtres ont l'imprudence de faire route ensemble par la rue Saint-Maur et le boulevard du Prince-Eugène, aujourd'hui boulevard Voltaire. Arrêté près de la rue de Clairvaux, Mgr Surat déclare naïvement : « Je suis prêtre et je viens de la Roquette ». On le traîne en arrière jusqu'au mur de la Petite Roquette où une femme lui fait sauter la cervelle. Ses deux compagnons sont fusillés à la même place.

* * *

Une ordonnance de l'archevêque de Paris, en date du 25 juin 1923, ouvre le procès informatif des dix-huit serviteurs de Dieu, assassinés en haine de la foi à la Roquette et rue Haxo, les 24, 26 et 27 mai 1871.

Le tombeau de Mgr Darboy est à Notre-Dame, dans la chapelle de la Vierge, qui garde le souvenir des martyrs de septembre 1792, Les Pères Jésuites Ducoudray, Clerc, Olivaint, Caubert, de Bengy sont inhumés à la chapelle de la rue de Sèvres, devant l'autel des martyrs japonais, sous de simples dalles que fleurissent parfois deux ou trois bouquets. Les Pères des Sacrés-Cœurs avaient été portés solennellement à leur chapelle de la rue de Picpus. Depuis la spoliation de leur maison, ils reposent dans le caveau de leur Société à Issy-les-Moulineaux. Non moins humble la tombe du P. Planchat, à la chapelle Notre-Dame de la Salette, des Frères de Saint-Vincent de Paul, 27, rue de Dantzig : une dalle devant les marches de l'autel. Les restes de l'abbé Deguerry sont à la crypte de la Madeleine, ceux de M. Bécourt à l'église de Dugny, dont il fut curé; Notre-Dame de Bonne-Nouvelle garde, dans la première chapelle à gauche, la porte de sa cellule de Mazas.

Rue Haxo, la villa de massacre est un patronage d'enfants du quartier. Des pelouses, une piste, un portique, des cailloux, des bancs du jardin public s'alignent devant le mur où tombèrent les otages, devant la fosse où ils furent jetés. Le lierre dissimule les traces de balles; l'orifice du caveau est entouré d'une grille de fer; une marquise les abrite. La façade du pavillon de l'horloge, avec son balcon au premier étage, est telle qu'il y a soixante ans, telle qu'une sous-préfecture pauvre. A quelques pas, dans un petit bâtiment d'un rez-de-chaussée, les cinq cellules où étaient détenus les Pères Jésuites ont été reconstituées après démolition de la prison de la Grande Roquette. Une statue du P. Olivaint domine le parterre.

C'est sans doute à un parlementaire distingué qu'il convient de dire le dernier mot de ce drame de la bourgeoisie libérale. Jules Simon écrivait le 25 mai 1896, dans le *Correspondant*, à propos des martyrs d'Arcueil : « On n'a pas dit : vous êtes ennemis de la République, on savait qu'ils ne l'étaient pas; on n'a pas dit : vous avez des rapports avec Versailles, on savait qu'ils n'en avaient pas; on n'a pas dit : vous avez dévoré le bien du peuple; non, ils vivaient pauvrement et donnaient tout ce qu'ils avaient... On ne songeait pas à faire un exemple; la partie était déjà perdue... Alors quoi? Ces hommes ont tué pour tuer parce qu'ils tenaient dans leurs mains sanglantes des chrétiens et des prêtres. Ils n'ont pas essayé de tromper; ils n'ont essayé aucune apologie; ils n'ont pas tué étant eux-mêmes dans les affres de la mort. Quand les balles ont sifflé à leurs oreilles, quand les pantalons rouges défilaient au coin de la rue, ils tenaient leurs victimes depuis plusieurs jours; ils les ont traînées à leur suite d'asile en asile, avec le dessein constant de les massacrer; ils n'ont senti ni hésitation ni remords (1). »

A. G.

(1) Pages extraites d'un important ouvrage à paraître sous le titre : *Le Pèlerin de Paris*, chez Bernard Grasset, à Paris.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les organes du jansénisme hollandais

Pierre Codde et son Chapitre

Nous avons vu, dans l'article précédent, comment les relations des vicaires apostoliques de la Hollande commencèrent à implanter les doctrines jansénistes en ce pays.

C'est sous le vicariat de Jean van Neercassel que ces erreurs s'y propagèrent sans entraves, grâce surtout aux amitiés du vicaire pour les émigrés français, membres de la cabale, qu'il reçut au béguinage de Delft.

Dans notre récit, nous étions parvenus au décès de ce prélat, survenu en 1686.

Il s'agissait de donner un successeur à Jean van Neercassel. Les prêtres hollandais, en grande partie anciens élèves de Louvain, désiraient avoir Hugues van Heussen. Mais celui-ci était l'ami d'Arnauld et consorts. Rome le savait. De plus, il était l'auteur d'un livre sur les Indulgences et le Jubilé qui venait d'être censuré. Mécontent de cette mesure, il écrivit au Pape sur un ton aigre-doux disant que l'auteur du livre en question n'est sans doute plus idoine, aujourd'hui, à exercer la charge que les prêtres hollandais demandent pour lui : *inidoneus effectus est ad munus Ecclesiasticum cum fructu gerendum* (1).

Après deux ans de difficultés, Pierre Codde fut nommé vicaire apostolique (20 septembre 1688) et consacré sous le titre d'archevêque de Sébaste (6 février 1689).

Pierre Codde était né à Amsterdam en 1648. Elève des Oratoriens à Malines, et plus tard à Louvain, il devint lui-même membre de cette congrégation. Son maître en théologie fut le Père de Hond, que Papendrecht dit suspect de jansénisme. Quoi qu'il en soit, le jansénisme de Codde pouvait lui venir d'ailleurs : il fut, on l'a vu, l'élève d'Arnauld au béguinage de Delft, puis, terminant ses études en France, il eut pour condisciple le trop fameux Quesnel. Vicaire général de Neercassel, il en fut le successeur. Sa consécration épiscopale devait avoir lieu à Bruxelles. La veille de la cérémonie, le nonce lui présenta le formulaire alexandrin pour le souscrire avec serment. Codde hésita, alléguant le péril de faire un faux serment, enfin, prit le conseil d'Arnauld et de Quesnel, alors résidant à Bruxelles. A la suite de cette entrevue, Codde déclara au nonce qu'il préférerait partir sans consécration que de signer le formulaire. N'ayant pas agi par ordre du Pape en présentant le formulaire, le nonce crut pouvoir passer outre, et Codde ne craignit pas de recevoir le lendemain la consécration épiscopale.

En 1690, Rome reçut des plaintes concernant la doctrine pertinemment janséniste de quelques prêtres de la Mission et leur pratique sévère dans l'administration de la pénitence; quelques-uns d'entre eux allaient jusqu'à se moquer de l'invocation des saints, des peines du Purgatoire, des messes célébrées pour le repos des défunts. Le vicaire sut ces choses et ne punit pas les coupables. Le chevalier Krampricht, ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Allemagne à La Haye, avait été prié de procurer quelque soulagement aux catholiques hollandais; il répondit à Rome que ce n'étaient point les calvinistes qui portaient dommage à la religion catholique, mais les catholiques eux-mêmes. En effet, le jansénisme faisait de grands progrès dans le clergé séculier, ce qui causait des querelles scandaleuses avec les réguliers. Rome voulut que l'on procédât à un examen des faits. Codde, craignant de devoir honteusement démissionner, fit son possible pour empêcher l'exa-

(1) PAPENDRECHT, *op. cit.*, p. 49, col. 1.

men. De fait, il n'eut pas lieu, le nonce jugeant qu'un examen sérieux ne serait guère possible, vu l'agitation et le trouble qui régnaient dans le vicariat.

Cependant, le mal empirait et les plaintes se répétaient. En 1695, un gros scandale éclata, le plus gros que l'on ait à noter en ce temps et qui montre à quel excès en étaient arrivés les plus avancés d'entre les sectaires : le vicaire général de Codde, Hugues van Heussen, curé de Leyden, administra les sacrements de mariage, de baptême, d'extrême-onction et fit les cérémonies des funérailles en langue vulgaire, et d'une voix très haute, dit Papendrecht, pour que tout le monde pût l'entendre. Grand bruit dans la Mission! Mais le vicaire fit la sourde oreille et continua de correspondre avec Quesnel et consorts et de tenir ce dernier en très haute estime. Quesnel, nous raconte Papendrecht, avait écrit contre un ministre calviniste. Or, par crainte pour les Etats, Codde n'osa pas approuver explicitement et publiquement l'ouvrage, mais il écrit à son ami textuellement ce qui suit : « Je suis cependant convaincu des bonnes intentions de cet auteur comme aussi de ses grands mérites, et j'ai pour lui toute l'estime et tout le respect que l'on doit à un des plus savants et des plus pieux écrivains qui soient présentement dans l'Eglise de Dieu, que je prie de le conserver longtemps en vie pour la défense de la saine doctrine » (1).

* * *

Le mal ne cessait de croître et les plaintes de se renouveler. Dans ce temps (1697) parut à Delft le *Breve Memoriale de statu ac progressu jansenismi in Hollandia*, que l'on croit devoir attribuer à Adrien van Wijck, curé de Kethel (près de Schiedam) (2), et dans lequel le parti était démasqué. La défense de Quesnel (3), les écrits de ses partisans, l'intervention de du Vancel (chargé des affaires du parti à Rome) en faveur de Codde, ne réussirent, pas plus que sa propre justification (4), à laver le vicaire.

De *progressu*, oui! « Je crois, écrivait Richard Simon en 1692 (en exagérant peut-être un peu), que de tous les ecclésiastiques qui sont dans la Hollande, où il y en a un très grand nombre, il n'y en a pas un qui ne soit janséniste, si vous en exceptez les Jésuites qui ont une maison à Rotterdam, connue de toute la ville (5). »

Enfin, Codde est cité devant le tribunal du Pape (25 septembre 1699). Il est très perplexe. Du Vancel, son procureur à Rome, lui mande que son voyage est nécessaire s'il ne veut porter préjudice à sa propre cause. Codde finit par répondre à la Cour de Rome que l'invitation lui est agréable, mais que plusieurs raisons l'empêchent de faire le voyage. Il a soin de trouver moyen de dire que la Mission jouit d'une tranquillité qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Mais Rome ne se laisse pas conter sornettes et insiste. La maladie du pape Innocent XII arrête un moment la marche de l'affaire. En avril 1700, Codde reçoit l'ordre de se rendre à Rome sans retard; s'il refuse, le nonce est autorisé à le suspendre et à nommer un autre vicaire à sa place. Ses partisans eux-mêmes le pressent de se mettre en route : il le doit à sa réputation et à la leur. Mais Codde hésite toujours. Auprès du nonce, il a toutes sortes de prétextes : ses infirmités, les grandes dépenses du voyage. Sa bonne mine le démentait et, pour le reste, dit Papendrecht, Rome lui offrait « cent pièces d'or ». D'ailleurs, de la Torre, par l'acte de fondation du vicariat, s'était engagé, pour lui et pour ses succes-

seurs, à constituer une caisse sur un capital de 20,000 florins, avec promesse, pour tous les membres du dit vicariat, de l'augmenter jusqu'à concurrence de 150,000 florins : aucun d'eux n'était admis dans le conseil sans verser, à son entrée, 1,000 florins dans la caisse (1). Cette caisse doit être aujourd'hui bondée d'or. Et puis, sous Neercassel, on fait de toutes parts, en faveur de la Mission, des collectes actives : « *La boîte à Perrette* circule en France et s'immobilise en Hollande dans les capitaux et les acquisitions que le vicariat garde fidèlement. On voit arriver des malles entières pleines d'argent; ces casuistes bataves, aussi éloquents à Utrecht qu'à Paris contre la morale relâchée, imaginent le système des contrats rachetables qui doublent les bénéfices... (2). » Bref, l'argent ne devait pas manquer. On le sent, la difficulté du voyage gisait autre part.

Cependant, pressé de toutes parts, Codde se décide enfin à se mettre en route, et arrive à Rome le 11 décembre 1700. Clément XI, qui vient de succéder à Innocent XII, le reçoit avec bienveillance. Sa cause est étudiée dans plusieurs séances d'une congrégation de dix cardinaux qu'Innocent XII avait établie pour vaquer à l'examen de l'affaire. On lui remet les chefs d'accusation rédigés en vingt-six articles. Six mois après, il fournit ses défenses (3). Entre-temps, trois cents ecclésiastiques envoient une supplique en sa faveur (1701). Un jour, le Pape lui demande ce qu'il ferait si on lui présentait le formulaire. Codde ne répond pas, mais rentré à son hôtel, il écrit au Pape qu'il refuse d'y souscrire. Bref, la sentence finale est prononcée dans la dernière congrégation, en présence du Saint-Père, le 7 mai 1702 : Codde est suspendu comme vicaire apostolique et Théodore de Kock est nommé provicaire avec tous les pouvoirs d'un vicaire, excepté ceux qui requièrent la dignité épiscopale. Mais les membres du clergé, partisans de Codde, refusent de reconnaître le provicaire. Ils veulent que le Pape donne à Codde la liberté de rentrer en Hollande. Ils obtiennent des Etats-Généraux de Hollande un décret (17 août 1702) par lequel on défend à de Kock tout exercice de sa charge. Codde lui-même conseille à ses amis, dans une lettre, de faire fermer les églises des Jésuites si l'on persiste à lui refuser le retour en Hollande. Jansénistes et protestants, on le voit, se donnaient la main pour persécuter les Jésuites, et par Jésuites, en ce temps, il faut entendre tous les catholiques fidèles à Rome, comme le remarque dom Pitra. En effet, parmi les placards de persécution contre les catholiques qu'affiche l'Etat calviniste, et que dom Pitra a pu lire et copier (4), plusieurs sont provoqués par les jansénistes d'Utrecht. Ceux du 17 août 1702 et du 25 mai 1703 décrètent que nul désormais ne sera reconnu vicaire apostolique si ce n'est par l'autorité des Etats; qu'aucun prêtre régulier, jésuite, moine ou autre, ne mettra le pied dans le pays; que nul ne fera circuler le bref de suspense de Pierre Codde sans encourir une punition exemplaire et arbitraire; de plus, 3,000 florins sont promis à celui qui mettra aux mains de la justice la personne de Théodore de Kock.

Les Etats Généraux ordonnent aux Jésuites qu'ils aient à faire en sorte que Codde rentre dans les trois mois. Celui-ci revient en 1703. Théodore de Kock doit quitter le pays, le 2 juillet de la même année.

Néanmoins le mécontentement des prêtres séditieux persiste : Codde n'a plus ses pouvoirs; la cabale flagelle la sentence papale. Le 8 août 1703, nouveau placard dans le même sens que les deux précédents. Codde lui-même écrit à la Cour de Rome que c'est elle qui est cause de tous les malheurs, tandis que presque toute la

(1) Dom PITRA, *op. cit.*, p. 240.

(2) Dom PITRA, *op. cit.*, p. 248.

(3) Publiées dans la *Causa Coddaeana* (Anvers, 1705), p. 259, sous ce titre : *Declaratio et responsiones ab archiepiscopo Sebasteno, cum in Urbe esset, EE. DD. cardinalibus tradita...*

(4) Dom PITRA, pp. 196 et suivantes.

(1) *Sebast. ad Quesnell.*, 3 julii 1696. *Causa Quesn.*, p. 85, citée par Papendrecht, *op. cit.*, p. 53.

(2) *De Katholiek*, 1883, deel 17, p. 21.

(3) M. Du Bois, Prestre, *La Foi et l'innocence du clergé de Hollande défendues contre un libellé diffamatoire intitulé Mémoire touchant le progrès du jansénisme en Hollande*. Delft, Henri Van Rhin, 1700. (Ce Du Bois n'est autre que Quesnel.)

(4) *Responsio ad Breve Memoriale*, publié dans la *Causa Coddaeana*, Anvers, 1705, pp. 88-259.

(5) Cité par SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, Paris, Hachette, 6^e édit., 1901, p. V.

Mission lui est unie de sentiment et de pensée : *omnem fere Missionis Hollandiae clerum dogmatibus atque animae propensione sibi fuisse conjunctum* (1).

* * *

Mais voici une singulière histoire. Elle exige quelques préliminaires qui nous feront retourner de plusieurs années en arrière et rappeler certains faits. En fondant la province ecclésiastique d'Utrecht, le 12 mai 1559, Paul IV avait décrété, de concert avec le roi d'Espagne, que la nomination de l'archevêque appartiendrait à Philippe II et à ses successeurs. (C'est pourquoi nous avons vu Vosmeer et Rovenius faire des instances auprès de l'Espagne pour obtenir le rétablissement de l'archevêché.) Depuis que la Hollande était séparée de l'Espagne (1580), l'archevêché d'Utrecht, ses évêchés suffragants, et par conséquent les chapitres, n'existaient plus : le dernier et unique archevêque d'Utrecht avait été, on l'a dit, Frédéric Schenk van Tautenburg (28 mai 1561-25 août 1580). Désormais, tout droit de nomination revenait uniquement au Saint-Siège, qui fonde, en 1592, le *vicariat apostolique* d'Utrecht, la Hollande étant devenue pays de mission.

On se le rappelle, Rovenius, le second vicaire, avait institué une sorte de grand conseil de la Mission. Dom Pitra a retrouvé l'acte d'érection de ce conseil. Il n'est ni signé, ni daté, et c'est une main plus récente qui a inscrit en marge la date de 1633. Il a pour titre : « Érection du vicariat ». Ce n'est donc pas la conservation d'une institution antérieure, mais une création nouvelle; il n'y est nullement question de chapitre ni de collégiale, mais simplement d'un vicariat entendu comme suit : six prêtres sont nommés pour former un conseil qui aidera le vicaire apostolique dans l'exercice de ses fonctions et se réunira avec lui au moins deux fois l'an pour conférer sur les affaires de la Mission. Il est enjoint, au nom de l'obéissance, à tous les missionnaires, d'avoir recours à ce conseil et de suivre toutes les décisions conformes au règlement approuvé par le vicaire. Pour la stabilité du vicariat, il est établi un fonds commun dont nous avons déjà parlé et dont la gérance demeure exclusivement réservée au vicaire ou à son vicaire général. De chapitre et de chanoines, on le voit, nulle mention. Et même, il n'existe aucun acte, sous Rovenius, qui prouve que ce conseil ait fonctionné, ni aucune trace du règlement dont il est question, ce qui fait supposer que ce n'était alors qu'un simple projet.

Nous l'avons dit, en la troisième année avant la mort de Jacques de la Torre eut lieu l'acte fondamental qui a constitué le vicariat et qui a été le plus souvent invoqué par le parti janséniste depuis la séparation. Mais, non plus que l'acte de Rovenius, cette pièce, radicalement viciée par sa date, ne contient nullement — ce que le parti n'a cessé de prétendre — la mention nette d'un chapitre régulièrement institué. Il y est dit seulement que le conseil du vicariat est érigé « en sénat perpétuel de l'église d'Utrecht, lequel ressemblera au collège des chanoines gradués d'une cathédrale » : *Erigimus in perpetuum senatum Ecclesiae Ultrajectensis, consilium vicariatus nostri ejusdemque Ecclesiae, et ad instar canonicorum graduatorum in ecclesia cathedrali habere volumus*. « Que valent, continue dom Pitra (2), ces termes vagues pris à la rigueur, et comment en faire sortir un chapitre canoniquement constitué, et pouvant, *sede vacante*, gouverner l'Église d'Utrecht ? » Non, l'acte était de la même teneur que celui de Rovenius. Il n'y avait rien de changé : une pièce réglementaire porta seulement, dans la suite, le nombre des membres du conseil de six à huit, avec le vicaire apostolique pour neuvième et pour chef si *toutefois il n'est pas régulier* ! Aussitôt le vicaire trépassé, le conseil nommera

(1) *Denuntiatio apologetica*, p. 37.

(2) Dom PITRA, *op. cit.*, p. 239. C'est dans cet acte aussi que de la Torre s'engage à ne concéder aucune paroisse aux réguliers ainsi qu'à constituer la fameuse caisse de 20,000 florins.

trois candidats à proposer au Saint-Siège, et « l'on n'épargnera rien pour empêcher la nomination d'un régulier ou d'une personne étrangère au conseil ».

Neercassel confirma les actes d'érection de Rovenius et de la Torre, mais sa confirmation n'appuie pas plus la prétention du conseil à former un Chapitre de chanoines.

Eh! bien, c'est justement ce que prétendent maintenant les membres du conseil de Codde. Comme le vicariat apostolique est établi sur les anciens évêchés d'Utrecht et de Harlem, les membres du conseil s'intitulent qui chanoine d'Utrecht, qui chanoine de Harlem. Pour eux, l'érection du vicariat apostolique par Clément VIII est chose non avenue : le siège d'Utrecht existe toujours, bien que temporairement vacant. L'erreur ne pouvait pas même être une illusion. La machination est patente depuis longtemps : on le sait, Vosmeer et Rovenius s'étaient parfois intitulés archevêques d'Utrecht. Si l'on ouvre la *Batavia Sacra* de van Heussen ou son *Historia Episcopatum foederati Belgii*, sous les portraits des deux vicaires susdits, on verra, à la suite des mots *archiepiscopus Philippensis*, la fameuse addition : *et Ultrajectensis*. Mais, *longe excurro*. On sait, que, quand un siège est vacant, le chapitre d'une cathédrale exerce la juridiction épiscopale; *sede vacante*, les soi-disant chanoines se l'attribuent donc, sans scrupule. Et cette juridiction, les capitulants la transmettent à leur vicaire capitulaire qui est, devinez? Codde lui-même! Mais Codde est suspendu? Sans doute, comme vicaire apostolique, non comme vicaire capitulaire. Admirez la virtuosité de ces canonistes. Les jansénistes de Hollande dépassent en subtilité leurs pères français!

* * *

Avisée du joli tour, Rome menace Codde de la suspension perpétuelle de toutes ses fonctions épiscopales s'il persiste à exercer la juridiction. Codde tremble. Mais van Heussen et Jacques Catz se moquent du Pape. Le cas s'aggrave encore de lettres de protestations que le vicaire suspendu adresse au peuple catholique de Hollande (19 mars 1704) (1). Rome a connaissance de ces lettres, et, le 3 avril 1704, Clément XI publie un décret par lequel Codde est définitivement déposé. La décision du Pape fit réfléchir le clergé, si bien qu'à la fin de 1705, les trois cents rebelles sont réduits à cent trente et un (2). Le 20 août 1704, nouvelle lettre du vicaire déposé aux catholiques. Après beaucoup de démarches, les catholiques restés fidèles obtiennent un nouveau vicaire apostolique : Gérard Potcamp est nommé le 14 novembre 1705. Il ne fut jamais consacré. C'était un vieillard qui n'avait plus qu'un mois à vivre. († 16 décembre 1705). Il écrit au Pape que, pour lui, il n'a rien à faire que se taire, se cacher, souffrir et prier : *silere, latere, pati, orare*. Par faiblesse, il donna des lettres dimissoires à quelques clercs suspects de jansénisme, renomma sous-vicaires Jacques Catz et Hugues van Heussen auxquels Rome avait ôté tout pouvoir, et bien qu'il eût juré de ne créer aucun sous-vicaire sans l'aveu du cardinal Bussius, nonce à Cologne.

Cependant, Codde ne croit pas encore à la légitimité de sa déposition. La faction proclame son innocence par des médailles et des pamphlets qui n'ont servi qu'à perpétuer la déplorable mémoire de sa révolte. Hoyneck van Papendrecht avait quelques-uns de ces documents en sa possession; il nous en donne une description détaillée.

Une médaille en argent porte à l'avant l'effigie d'un évêque avec cette inscription : *Petrus Coddaeus Archiepiscopus Sebastenus*. Le revers représente le Vatican devant lequel se trouve un agneau

(1) *Avis sincères aux catholiques des Provinces-Unies sur le décret de l'Inquisition de Rome contre Mgr l'archevêque de Sébaste* (2^e édit., en 1705).

(2) Leur nombre diminua encore par la suite : quand Quesnel, en 1719, recueillera les noms des « appelants » à la bulle *Unigenitus*, il ne pourra obtenir que soixante-douze signatures. (R. P. ALBERS, *op. cit.*, p. 400).

sur deux bâtons croisés (les armoiries de Codde); un pied de l'agneau repose sur un livre, le fameux *Declaratio et Responsiones*. Près de l'agneau on voit le lion hollandais avec un glaive nu (les catholiques séditieux protégés par le gouvernement calviniste!) Du Vatican part un éclair; mais un autre éclair, sorti du ciel, empêche que l'éclair du Pape ne nuise à l'agneau; c'est ce qu'explique l'inscription :

Insontem frustra perire parat. 1705.

Des poètes aussi se mettent de la partie. Un d'eux décrit, dans ce dithyrambe, la médaille dont nous venons de parler :

*Fulgure Pontificis sine culpa offenditur agnus
Verum coelesti fulmine discutitur
Justitiae gladio et Divino praeditus igne
Protegit innocuum Belgicus ecce Leo.*

De l'insolence, les sectaires vont descendre à la grossièreté. Une autre médaille représente d'un côté un homme avec une tiare sur la tête. Si l'on tourne la médaille de façon à mettre l'effigie la tête en bas, on voit une tête de diable portant cornes et oreilles d'âne, avec cette inscription où les bons chanoines se paient le luxe de l'allitération :

Undecimus Clemens Batavos vult cogere demens.

Autre inscription plus large :

Albanus nigro mistus cacodaemone canus.

Vous voyez l'allusion au nom du Pape : Jean Albani. Plus bas, on lit, en français :

*Du faux Pierre avec le Diable
Cette alliance est admirable.*

L'autre côté de la médaille porte un homme coiffé du chapeau cardinalice; renversé, il représente une marotte. Inscription :

*Geschoren kruinen gij zult ons niet scheren,
Vertrekt! wij houwen 't met de Waerelds heeren.*

Naturellement, les réguliers devaient avoir leur part. Une autre inscription plus large porte ces beaux vers français :

*Tournez le chapeau d'hypocrisie
Ce sera une cappe de folie
Il n'aime point de Mode
Que celle d'anti-Codde
Et fait le saint par fraude.*

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises! Enfin, sur la tranche, on lit :

Conversus hypocrita stultus.

Il s'agit toujours du cardinal, ne vous y trompez pas. Les Jansénistes n'avaient même pas l'excuse d'avoir de l'esprit, Quesnel pas plus que les autres : un jour le *Père Prieur* avait donné d'un cardinal la définition suivante : un prêtre ou un clerc habillé de rouge (1).

Nous pourrions décrire d'autres médailles du même goût. Celles-là suffiront à notre édification. Quant aux pamphlets, ils sont de la même force. Un d'eux nous parle de deux chemins : l'un étroit, difficile, mène au ciel; l'autre large, agréable, en enfer. Entre les deux routes, les sept collines de Rome : sur la plus haute, le pape Clément XI; devant lui, le purgatoire ouvert. Sur le chemin étroit se trouvent naturellement les jansénistes. Cependant, un

Jésuite a réussi à gravir la voie étroite jusqu'à moitié : reconnu, il est repoussé et jeté en bas. Un Franciscain est moins heureux encore : à peine s'est-il mis sur la route du ciel qu'il est reconnu à son chapelet, et il suit le Jésuite. A la porte du Ciel, Codde est complimenté par saint Pierre. Sur la voie large, une foule d'hommes avec des croix, des chapelets, des bréviaires, des goupillons, des bulles : tous sont précipités en enfer, excepté Théodore de Kock qui, par un tour de passe-passe du Pape, tombe dans le purgatoire. *Provinciales*, où êtes-vous?

Hoyneck van Papendrecht pense que l'auteur de ce pamphlet et d'autres, *ejusdem farinae*, est un calviniste qui, croyant que les prêtres révoltés n'étaient plus catholiques, avait saisi aux cheveux l'occasion de manifester son fiel contre Rome en acclamant les jansénistes et, par ricochet, de rire un coup des choses saintes dont il croit que les séditieux, aussi bien que les protestants, ont aboli l'usage.

On a remarqué que, dans le susdit pamphlet, c'était seulement le Purgatoire, et non l'enfer, qui se trouvait ouvert devant le Pape. La raison en est, ce semble, que Clément XI avait nommé au vicariat Potcamp, ecclésiastique très considéré des jansénistes. En effet, dit Papendrecht (*op. cit.*, p. 73), la nomination de Potcamp était chose si heureuse pour les séditieux qu'ils jugeaient qu'il la fallait célébrer par les marques d'une joie générale.

Après la mort de Potcamp, les *chanoines* van Heussen, Catz et Martin de Swaen usurpent la juridiction, en dépit du bref *Illius vices*, du 7 avril 1703, qui défendait, sous peine d'excommunication à encourir par le fait même, toute immixtion dans la juridiction sous prétexte de chapitre ou de conseil du vicariat. Mais van Espen, professeur à Louvain, qui est aussi de la boutique, se trouve être d'un autre avis que le Saint-Père et nos gens passent outre.

Le 8 janvier 1707, Rome nomme un nouveau vicaire, qui est consacré à Cologne le 26 décembre, sous le titre d'archevêque d'Andrinople. Adam Damen était un homme droit qui ne s'était jamais mêlé aux querelles.

Le 18 février de l'année suivante, les Jésuites sont cités devant le tribunal des Etats et menacés de bannissement si la paix entre les catholiques n'est pas rétablie dans les trois mois. Ceci était une nouvelle manœuvre des jansénistes. Aussi Rome se lasse-t-elle de patienter avec des usurpateurs de juridiction, de cures et d'autres fonctions ecclésiastiques. Le cardinal Bussius défend aux fidèles toute communication avec les séditieux. Catz et les deux autres sous-vicaires, de Swaen et van Heussen, sont suspendus; Mathieu Torck (qui plus tard se convertira), van Erckel, Nicolas van der Poorte, autres membres du *chapitre*, sont excommuniés. Comme réplique, le 26 avril 1709, les Etats défendent à Damen tout exercice de ses pouvoirs.

JEAN D'ESCALETTE.

(A suivre.)

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

(1) Cf. *Causa Quesnelliana*, *op. cit.*, p. 333.

En quelques lignes...

Son souvenir demeure...

Devant les portes de la crypte de Laeken, il y a encore tous les jours des fidèles qui vont pieusement se recueillir. La jeune Reine continue à vivre dans les cœurs attristés par son départ.

A l'Exposition, les oriflammes et les pavillons multicolores semblent toujours en berne. La fête joyeuse est finie. La foule qui se presse dans les allées s'intéresse sans doute aux beautés qu'on propose à son admiration, mais ne manifeste plus le souci de s'amuser. Partout le portrait de la Reine, cravaté de noir et fleuri, sollicite les regards apitoyés et le souvenir cruel. On détourne les yeux de ce pousse-pousse en songeant qu'elle avait pris un plaisir de petite fille à s'y faire véhiculer lors de la dernière visite qu'elle fit incognito. Et il y a ce « Royaume des enfants » où jouent, insouciant, des petits qui ont l'âge des siens, et ce jardin du pavillon britannique où elle dansa récemment entre les glaïeuls pourpres.

La presse étrangère a entouré notre deuil national des condoléances les plus propres à nous émouvoir. La France a souffert avec nous. Les journalistes français ont rivalisé dans leurs articles d'émotion sincère et profondément consolante.

On a toutefois remarqué qu'en dépit des frontières proches et des relations de bon voisinage, ils ne connaissent guère l'histoire de Belgique et la géographie. Pour un grand nombre d'entre eux, notre Roi est le petit-fils de Léopold II. Léon Daudet évoque, dans un article d'ailleurs admirable, la minute fatale où le roi Albert perdit l'équilibre « à la pointe des Dolomites ». Un grand hebdomadaire français parle du chagrin du jeune prince Albert de Liège, héritier de la couronne!

Marthe Oulié, qui dit s'être trouvée à Liège lors de la Joyeuse Entrée de nos Souverains, rappelle qu'elle a vu la bouquetière de la place du Marché embrasser la Reine et qu'elle l'a entendu faire son compliment en flamand! De cette bouquetière, un autre journaliste fait une paysanne qui aurait tutoyé la gentille Souveraine dans son parler wallon. Or, en wallon, le tutoiement ne s'emploie que pour les injures et dans le langage grossier. Enfin, un échetier raconte que la Reine était dans la foule avec ses enfants pour accueillir le Roi qui débarquait du bateau le ramenant du Congo. Or la Reine était, comme chacun sait, du voyage...

Petits détails dont nous ne voudrions pas faire grief à nos amis français, qui ont plus de compassion que de rigueur historique.

Une édition nationale des œuvres de Gioberti

La Société philosophique italienne, à l'occasion de son Congrès national, vient de prendre une initiative qui se rattache au projet des commémorations piémontaises pour 1936. Par les soins et sous la haute direction du professeur Castelli, seront éditées les œuvres complètes de Vincenzo Gioberti.

La carrière de ce prêtre turinois s'est déroulée en partie à Bruxelles. Gioberti vivait en exil. Il n'appartenait point cependant au groupe des révolutionnaires extrémistes dans le goût de Mazzini. Plus proche de d'Azeglio, Gioberti voyait dans l'éducation du peuple une promesse de liberté. Dès avant 1843, il avait publié divers ouvrages où il donnait la preuve de son patriotisme sincère et de sa maîtrise philosophique. Mais le livre qui devait lui valoir la célébrité fut le *Primato* (*La Primauté civile*

et morale des Italiens). S'aidant des leçons de l'histoire, Gioberti entreprend de rappeler à ses compatriotes quelle fut, dans le passé, la grandeur italienne. Un thème que Foscolo avait développé dans les vers classiques des *Sepolcri*. D'ailleurs, Gioberti n'est pas un prêcheur de haine. Il appelle de tous ses vœux une entente internationale et prévoit le ralliement de toutes les énergies de son pays autour du pape. C'était se bercer de chimères.

Mais, précisément, cette résurrection de l'idée guelfe valut à Gioberti des disciplines enthousiastes. Le *Primato* exerça surtout son influence dans le sens de l'utopie. Et l'édition des œuvres du prêtre turinois nous enseigne, une fois de plus, qu'il est bien difficile de garder la tête solide sur les épaules quand on se mêle de légiférer au nom du droit des peuples et du pacifisme intégral.

Ramasseurs de casquettes

C'est le terme méprisant dont usent les sportifs pour désigner ceux-là dont les performances dans le stade se bornent à collectionner les « lanternes rouges » (autre injure pittoresque et qui s'applique aux derniers d'une compétition). Or les Français, si chatouilleux sur le point d'honneur, viennent de subir, devant les athlètes allemands, sur une piste parisienne, la plus désastreuse des défaites. Pas une seule course, pas un seul concours qui leur permit de démontrer leur supériorité! Battus par un écart plus large qu'un abîme, les champions du coq gaulois faisaient, dimanche soir, piètre figure.

Ce qui ajoute à l'amertume des piteux « ramasseurs de casquettes », c'est que l'athlétisme est bien, de tous les sports, celui qui manifeste le plus sûrement les vertus physiques de la race. Il est bon que les artistes, les savants rivalisent dans les joutes de l'esprit. Il n'est pas inutile que les discoboles, les marathoniens, les sauteurs fassent la preuve de leur jeune virilité. Les Grecs couronnaient de laurier le vainqueur d'Olympie. Et ils lui dressaient une statue de bronze dans l'arène.

L'an prochain, les Olympiades de Berlin réuniront, pour les fêtes du muscle, les athlètes de tous les pays. L'Allemagne prépare avec le plus grand soin cette confrontation des énergies nationales. L'hitlérisme est contre l'esprit. C'est entendu. Il s'applique d'abord à rénover le sang, à durcir le corps. Mais les barbares blancs, autrefois, ont fait crouler sur ses bases l'Empire des Quirites énervés. Trop de civilisation nuit. Les Français se doivent à eux-mêmes, ils doivent à l'Europe de ne pas sombrer dans le byzantinisme qui fait les rabougris et les proies faciles. La défaite du stade est un avertissement. « Sous l'œil des barbares », comme eût dit Barrès, la France ne peut plus se désintéresser du culte de la force au service du droit. Et il y a, sur ce thème, une phrase de Pascal qui serait fort bien à sa place au fronton du gymnase.

La force prime le droit

Cette petite anecdote est dédiée aux amis du Négus. Ils sont nombreux, fort diserts et sentent à plein nez l'odeur de la poudre.

Or donc, à l'époque où l'héritier de la Reine de Saba, le ras Taffari, comme on disait alors, visitait la Belgique et soulevait l'enthousiasme délirant des bouquetières liégeoises, nous nous souvenons d'avoir lu, dans un journal, le récit d'une prouesse qui fit, en Abyssinie, la réputation de ce lion de Juda. Les ras du pays étaient rassemblés pour une fête. Il s'agissait d'élire un chef. Les suffrages presque unanimes se portèrent sur celui que le monde entier connaît aujourd'hui sous le nom d'Haïlé-Sélassié. Seul, un grand diable venu de sa lointaine province manifestait son mécontentement. Cette attitude déplut au futur Négus.

Loin d'en appeler au verdict de l'assemblée, aux droits qu'il tenait de l'élection, le ras Taffari préféra le jugement de force. Dépouillant cette sorte de toge blanche qui lui donne l'air d'un sénateur romain, il apparut nu, prêt à la lutte. Son corps, souple comme celui d'une panthère, disait le journal auquel nous empruntons ce récit, laissait deviner le jeu des muscles. Bon gré, malgré, l'adversaire dut accepter le défi. Le futur ami de Rickett-à-la-Houpe avait déjà l'habitude des coups de surprise. Il sauta à la gorge du ras obèse et mécontent, le terrassa, le livra aux gardes, puis, de sa propre main, il lui trancha la tête.

C'est ce qu'on appelle la procédure directe. Dommage que le Négus n'ait point fait école à Genève! L'ineffable M. Jèze n'aurait plus qu'à tomber la veste devant le baron Aloïsi. Mais nos diplomates sont si polis! Quand le seigneur Litvinoff, ex-bandit de grand chemin, eut été écarté de la vice-présidence par un vote le plus régulier du monde, ce fut à qui se sacrifierait pour offrir au battu un fauteuil de consolation. Le Négus doit bien rire. On lui a appris à parler genevois. Mais qu'un ras, dégoûté des avions et des tanks, refuse de se soumettre à l'ordre de mobilisation, Sa Majesté Haïlé-Sélassié se chargera en personne de faire l'office de bourreau.

Bagues et colliers

Ces deux histoires de bijoux rapinés ne vous paraissent-elles pas suspectes? Je les trouve côte à côte dans mon journal. L'une se passe à Brest et l'autre à New-York.

Rentrant, à l'aube, d'un bal offert sur le cuirassé *Provence*, cette demoiselle constate qu'on a dérobé, dans sa salle de bain, pendant son absence, vingt-quatre bagues qu'elle avait cachées, avec leurs écrins, dans une armoire, sous du linge. Les vingt-quatre bagues ont disparu, mais les amateurs de bijoux ont dédaigné les écrins.

Pourquoi vingt-quatre bagues? Cela fait un peu plus de deux par doigt. La danseuse réplique : « Je suis fiancée. Il me fallait, pour le sacrement, une bague. J'ai prié le bijoutier de ma famille de m'en apporter quelques-unes à domicile, pour faire mon choix à tête reposée. Car, la chose est importante, puisque l'anneau nuptial symbolise la fidélité. Je devais lui rendre les vingt-trois bagues en payant celle que j'aurais gardée. »

Résultat : si c'est vrai, c'est le bijoutier qui a tout perdu. Cela lui apprendra à avoir plus de prudence.

L'histoire de New-York a, comme toujours là-bas, un côté historique. Ces gens du nouveau monde sont très friands d'histoire ancienne. Ils sont amoureux de Marie-Antoinette. Ils raffolent de Napoléon. Au temps de leur prospérité, avant la baisse du dollar, la France leur vendait chaque année des tonnes et des tonnes de prétendus souvenirs. Combien y a-t-il, là-bas, chez les rois du pétrole, du jambon, du cambouis... de puciers de la du Barry? De nécessaires de voyage de Napoléon à Austerlitz? De baignoires de Marat?

Dans une orgueilleuse vitrine, ce bijoutier de New-York offrait à la curiosité publique un collier de perles et de diamants qu'il assurait avoir été offert, par le cardinal de Rohan, à Marie-Antoinette. Bref! le collier de la fameuse « Affaire du collier ». Et, à côté du joyau, les papiers établissant l'authenticité de cette relique insigne. Des gangsters survinrent, le revolver au poing : « Haut les mains ! » Ils brisent les glaces et emportent le bijou.

Ces incidents sont usuels là-bas. Ce n'est peut-être qu'une savante mise en scène. On va rechercher le collier de la Reine, et quand on le retrouvera, sa valeur aura doublé ou triplé. Il sera de plus en plus authentique.

La truffe est un peu grosse! En effet, le collier de la Reine fut,

jadis, dépecé et vendu, perle à perle, girandole par girandole, en Angleterre. Comment a-t-on fait pour réunir, un siècle et demi après, toutes ces perles éparses?

Deux loteries au lieu d'une

Où les Français vont-ils tirer la prochaine tranche de leur Loterie nationale? Depuis que la roue de la fortune a tourné à Marseille et à Lyon, toutes les grandes villes de France ont la jaunisse. Toutes réclament leur tour : il y a Lille-en-Flandre, Bordeaux, capitale du bon pinard, Toulouse... Sans compter la Corse, les cités reconquises, les colonies. Alger et Tananarive finiront par se fâcher. Elles feront le grève du porte-monnaie si, éternellement, l'on s'obstine à tirer le loto national en Europe. Déjà, nous avons entendu parlé de l'embarquement de la roue sur le paquebot *Normandie*.

Après la mer, il y a l'air. Les aéronautes vont réclamer. On emportera les cylindres en avion. Pourquoi pas dans la stratosphère? En pleine sérénité, à quelques centaines de kilomètres au-dessus des poussières et des fumées humaines, on ébranlerait la mécanique démocratique à fabriquer des ventres dorés.

Il restera encore à contenter l'armée sous-marine. Elle exigera une tranche en plongée. Et le peuple si méritant des mineurs? Ainsi, avec le temps, la fortune viendra de la mer, du ciel ou de l'enfer.

Quand la roue s'en alla à Marseille, les journaux félicitèrent le gouvernement de son ingéniosité. Mais, aujourd'hui, le ministre s'arrache le peu de cheveux qui persiste sur son crâne ivoirin. S'il envoie la loterie dans une ville tricolore, les rouges protestent. Et *vice versa*. Comment contenter tout le monde? Il suffirait de créer une deuxième loterie : on mettrait, dans un sac, toutes les préfectures de France et l'on tournerait. Ce serait la véritable égalité des foules maboules!

Nil novi...

Des archéologues russes ont rapporté ceci.

L'Académie des Sciences de Moscou les avait chargés d'une mission de fouilles en Tartarie. Ils ont découvert, paraît-il, le palais de Gengis-Khan. Et, dans ce palais, une installation perfectionnée de chauffage central! Allez donc prêter foi aux lithographies des manuels d'histoire! Si les Cosaques mangeaient de la chandelle, les Huns connaissaient la volupté des radiateurs. Mais ils connaissaient autre chose encore. Les savants moscovites ont mis la main sur tout un dépôt d'armes muré dans un souterrain. Or il s'y trouve, outre les armes blanches, des grenades à main et des canons en miniature tels que les Occidentaux ne les « inventèrent » que bien des siècles plus tard!

Le Frère Schwartz serait donc battu tout aussi honteusement que nos ingénieurs et que nos fabricants d'appareils sanitaires. Il ne reste plus à la vieille Europe qu'une consolation : celle de se dire que radiateurs, grenades et canons portatifs n'ont pas suffi aux Tartares pour conquérir les barbares de l'Ouest.

A moins que les fouilleurs de Moscou n'aient subi les effets du mirage. A partir d'un certain degré latitude sud, Tartarin est roi. Cette capitale de Gengis-Khan pourrait s'appeler Tarascon.

C'est assez l'avis de Staline. Quand on lui fit rapport sur le résultat des recherches archéologiques, le maître de la Russie ne s'étonna point pour si peu : « Ne vous découragez pas, dit-il aux savants éberlués. Travaillez, prenez de la peine. Et vous trouverez, je vous le promets, le stylographe avec lequel un ancêtre de Gengis-Khan a écrit *Le Capital!* »

Une tempête au P. E. N. Club

H. G. Wells, le célèbre écrivain anglais qui fut récemment victime d'un accident, est connu en Angleterre et sur le continent comme un redresseur de torts. La protestation qu'il vient d'élever contre une injustice sociale ne manque pas de piquant.

Il s'agit de faire voter par le P. E. N. Club international une motion en faveur de l'élargissement de l'écrivain Ukk. Qui est Ukk? Le plus grand romancier esquimau. Mais on est excusable de ne pas avoir lu ses œuvres complètes. Ukk avait été choisi, sans grande compétition, comme président de la section du P. E. N. Club du Groenland. Ce sympathique confrère avait l'habitude de lire ses manuscrits sous la tente au critique littéraire Kruk, Esquimau comme lui. Kruk goûtait Ukk. Tout allait pour le mieux dans le plus polaire des mondes. Lorsqu'un soir, Kruk, usant de son droit de critique, se permit de faire quelques réserves sur le dernier roman de son compatriote et ami. Ukk n'hésita pas une seconde. Brandissant une rame, il l'abattit sur le crâne de Kruk qui s'écrâna, mort. Et la police danoise emprisonna le romancier.

Wells considère cette arrestation comme absolument arbitraire. Il dénonce l'« outrage à la liberté d'action des lettres internationales » et rapproche le cas du romancier Ukk de celui de Miguel de Unamuno qui paya de sa liberté ses convictions républicaines sous la monarchie. Les prédicants et les vieilles filles s'enflamment pour une cause aussi belle que le respect du *Covenant* et la protection des marchands d'esclaves contre les estafiers du signor Mussolini.

Mais il ne faudrait pas oublier que Wells est un humoriste. A quand le plaidoyer de Bernard Shaw pour Sa Majesté Très Chrétienne le Négus?...

Vers l'automne

Cette prune violette et embuée sent déjà la feuille morte, l'herbe usée, le brouillard, les doux parfums du jardin qui se recueille. Dans les parterres, les rosés ont le charme prenant des secondes floraisons, des tons plus précieux, des odeurs plus capiteuses.

On voit, ici et là, paraître Paster : « l'Etoilée » qu'on appelle encore « Œil du Christ ». Cette fleur de septembre entre toutes les autres plus tendre et qui, pour cela même, leur survit...

J'ai visité une exposition de dahlias : des beautés somptueuses et de grand prix qui faisaient la roue, un peu trop fières peut-être, un peu trop éclatantes. Mais il y avait le dahlia du poète : ce rouge pourpre avec le bout des pétales qui se retournent vers le cœur, l'« Adolphe Hardy » qu'on retrouve beaucoup mieux chez lui dans ce parterre fleuri, que dans un sombre et ennuyeux parterre d'académiciens.

Les jours sont plus courts et la poésie, au crépuscule, vous sourit plus volontiers. Je l'ai rencontrée hier encore, comme un chauffeur de taxi me demandait la permission de passer la grille pour admirer une variété de reines-marguerites. Il était désolé : une plante de géraniums mauves venait de mourir. « Ah! celui qui n'aime pas les fleurs ne peut pas aimer les hommes. »

Mais la saison s'incline. Il y a plus de fruits que de fleurs. C'est l'épanouissement des choses mûres, mille fois plus puissant, mille fois plus passionné que toutes les grâces fugitives du printemps.

On va vers l'automne comme vers le temps béni des silences féconds, des repliements salutaires, des découvertes profondes. La moisson est dans la grange, l'or dans les derniers regains et la saison nous est précieuse comme un argent bien gagné.

La terre va se refermer et connaître les réserves de sa vie intérieure. Le vent mène sa danse sauvage, disperse les feuilles et les pétales. Et que nous importe! Dans un autre pays que le nôtre on fait les vendanges. Nous ramassons la pomme reinette et la poire duchesse. L'écureuil sait qu'il aura, pour tout l'hiver, sa provision de noisettes.

Le jardinier songe à profiter de cette saison déclinante, de cet âge mûr, de ce recueillement pour confier au sol tout ce qui fera la gloire et la joie de l'avril renaissant. Et les cœurs, dans l'or et la douceur de septembre, vont enfin pouvoir peser leurs vrais trésors.

Images

A bon droit, Léon Daudet se plaint de l'envahissement de la documentation photographique dans les quotidiens, et il y voit un indice de l'affaiblissement de l'intelligence. Tout lecteur intelligent déplore, en effet, ce remplacement du texte par l'image, de l'idée par le cliché. On élimine l'imprimé, c'est-à-dire les valeurs spirituelles, au profit de la vision oculaire grossière et matérielle. Les progrès de la photographie et de la photogravure sont manifestement mis au service exclusif d'une illustration de qualité intellectuelle tout à fait nulle. L'interprétation que nous donnent de la vie ces photos est, au surplus absolument fautive. Lesquelles d'entre ces prétendues documentations photographiques, qui représentent uniquement des faits, des corps, des toilettes, des attitudes, des parades, nous engagent à mieux penser, à mieux vivre ou simplement à réfléchir?

Les journaux d'opinion, pour faire face à la concurrence, commencent eux aussi à consentir à ces camouflages. Ils perdent du même coup le respect profond du lecteur qui les considérerait volontiers comme des maîtres à penser, comme des défenseurs de l'intelligence et de la parfaite sensibilité. « Que peuvent bien nous faire, dit le public sain, le portrait des politiciens et des romanciers, ce groupe des baigneuses sur la plage de Floride? Et pourquoi ce musée des horreurs qu'on nous fait voir chaque matin à notre petit déjeuner : ces têtes hideuses d'assassins, ces débris d'avions, ces cadavres sanglants, ce serpent qui dévore la gazelle? »

Pourquoi le journal — le vrai — cherche-t-il ainsi à se tuer en se pliant à l'infériorité commune, en renonçant au rôle qu'il pourrait tenir dans la croisade de l'esprit?

Ce bon monsieur de La Fontaine à Bruxelles

Non loin d'une entrée de notre Exposition, on lui a réservé les honneurs d'une réplique de sa maison. Un guide aimable et disert, très jeune par surcroît, vous en fait faire le tour. Il semble partir de ce point de vue que le bon La Fontaine ne rappelle pas grand'chose aux visiteurs, sinon quelques fables à l'école, et qu'on peut tout leur apprendre. Sa propre ignorance lui permet de broder avec la plus délicate fantaisie sur la vie et les amours du fabuliste. Aussi bien, ce n'est pas tant le fabuliste que le maître des Eaux et Forêts qu'on a voulu mettre en vedette dans cette maison du souvenir. A part quelques tableaux du temps et une vitrine où l'on peut admirer de fort belles éditions des *Fables*, ce ne sont qu'échantillons de bois plus ou moins précieux qui portent la marque commerciale des exposants français. A l'étage, une chambre est transformée en une sorte de musée Grévin; sur une estrade, des statues de cire portent les uniformes poussiéreux que revêtirent, au cours des siècles, les gardes des Eaux et Forêts de France.

Et l'on cherche en vain le poète, le rêveur, le paresseux qui se

moquait pas mal des chênes dont il avait la garde, rimait au bord des sources, bayait aux corneilles et oubliait de rentrer déjeuner à la maison.

Premier jour de classe

Violette s'est longuement regardée dans l'armoire à glace avant son premier départ pour l'école. Avec son béret marin sur le front et son cartable de cuir fauve à la main, elle n'avait pas son air de tous les jours? Déjà le souci d'être grande lui était venu. Elle allait être initiée aux secrets de l'écriture et de la lecture. Sur ce papier blanc que la veille encore elle couvrait de rêves et d'objets imaginaires, elle alignerait bientôt ces mots auxquels l'âge et les livres donnent un autre sens, jusqu'alors inconnu. Elle comprendrait enfin pourquoi des caractères blancs et noirs peuvent s'animer et devenir une histoire.

Violette est entrée à l'école comme dans la maison du mystère, avec cette curiosité qui fait briller les yeux des petites filles et cette peur délicate que leur donne le frisson de l'inexpérimenté. L'institutrice avait les cheveux frisés. On savait qu'elle s'appelait Rose, de son prénom. A cause de cela, les choses semblaient devoir être immanquablement jolies. Par exemple Violette renouait la tradition. Déjà du temps de sa grand-mère, le brave petit Jean se proposait en exemple édifiant sur les gravures qui ornaient la classe. Et l'on apprenait toujours à chanter : « Joli ruisselet, couleur de bleuet. » Les bonnes notes avaient gardé cette couleur rose des bonbons fondants que vantait l'aïeule. A la récréation, on jouait encore à la corde, à la balle, aux jeux des petites filles de tous les temps. Et on a parlé des maîtresses, ces personnages troublants et omnipotents qui ne sont ni des mères, ni des grandes sœurs, ni des fées...

Violette, dès le premier jour de classe, a fait une amie : la « doublante », celle qui efface le tableau et remet la mappemonde sur l'armoire. Chargée de toutes les richesses de la science et de l'amitié, Violette est rentrée au soir de son premier jour de classe. Et c'est seulement alors qu'elle a compris tout ce qui lui avait manqué, tout ce qui lui manquerait désormais : la tendresse de sa maman et la chaleur de sa maison.

La lutte pour le Tanganika

Dans le *Temps* du 6 septembre dernier, le chroniqueur maritime M. Edmond Delage retrace en un fort intéressant article intitulé : *Une guerre navale en miniature*, les péripéties de la lutte menée, de 1914 à 1916, pour la maîtrise du Tanganika. Malheureusement cet article, s'inspirant de sources anglaises, a minimisé la part prise par nos compatriotes à ces événements militaires. A peine mentionne-t-il que « les Belges n'avaient pas grandes ressources : une petite vedette armée d'un canon Lewis, quelques lignes téléphoniques », et que des hydravions, avec des pilotes belges, recherchèrent l'ennemi, en vain, pendant trois longs mois.

La vérité est tout autre. Comme on le verra, nos alliés britanniques ne parvinrent pas à assurer leur « hégémonie triomphante sur le lac comme sur les océans »; ils ne firent que préparer la conquête de la maîtrise sur cette mer intérieure et n'osèrent jamais affronter la puissante unité grâce à laquelle les Allemands conservèrent la supériorité jusqu'au moment de l'entrée en scène de l'aviation belge.

Au cours de la guerre et après celle-ci, nos alliés n'ont que trop souvent montré, en exposant le rôle militaire des Belges en Afrique et ailleurs, la vérité de l'adage : *Sic vos, non vobis...* C'est pourquoi nous croyons remplir un devoir de justice à l'égard de nos compatriotes qui ont versé leur sang pour la défense de notre colonie en rétablissant ici la vérité historique dans son intégralité.

* * *

La Belgique, « neutre et loyale » en Afrique comme en Europe, n'entretenait aucune force navale sur le grand lac situé à la frontière orientale de sa colonie; elle n'y possédait qu'un vieux vapeur de 70 tonnes, non armé, l'*Alexandre Delcommune*.

Ne respectant pas plus la neutralité congolaise établie par l'*Acte de Berlin*, qu'ils n'avaient respecté la neutralité belge établie par les traités de 1831, la flottille allemande ouvrait les hostilités sur la rive belge du Tanganika en bombardant, le 15 août 1914, le poste d'Uvira.

Le 22 août, le steamer allemand de 60 tonnes *Hedwig von Wissmann*, armé de quatre canons-revolvers de 37 millimètres, donnait la chasse à l'*Alexandre Delcommune* qui, totalement dépourvu d'artillerie, n'eut d'autre ressource que de se réfugier dans la baie de Lukuga. La garnison de ce poste, disposant de deux vieux canons Nordenfeld de 47 millimètres, parvint à empêcher les Allemands d'aborder le *Delcommune*, qui, atteint dans les éléments de sa chaudière et la coque percée, était mis hors de service.

Au cours de l'automne 1914 les Allemands multiplièrent leurs agressions. Le 23 octobre, l'*Hedwig von Wissman*, escorté de deux remorqueurs et d'un radeau portant deux canons de 88 millimètres, deux canons à tir rapide de 37 millimètres et quatre mitrailleuses, parvenait, après un bombardement au cours duquel les Allemands ne tirèrent pas moins de 350 projectiles, à détruire complètement le *Delcommune*, que les Belges avaient mis en réparation derrière un batardeau, à l'embouchure de la Lukuga.

Les Allemands devenaient ainsi les seuls maîtres de la navigation sur le lac. En plus de l'*Hedwig von Wissman*, ils disposaient d'un remorqueur de 25 tonnes, le *Kingani*, de deux canonnières à moteur et, à partir de juin 1915, d'une puissante unité : le *Graf von Gölzen*, déplaçant 1,200 tonnes, armé d'un canon de 105 millimètres, de 6 canons de 87 millimètres et de 8 canons de 37 millimètres. Ce navire, courant de 8 à 10 nœuds, était capable de transporter de 8 à 900 hommes, ce qui permettait aux Allemands d'opérer de soudaines concentrations de forces et de tenir toute l'étendue de la rive belge sous la menace d'un important débarquement. Ces forces navales allemandes étaient placées sous les ordres d'un chef énergique et intelligent, le *Kapitän zur See Zimmer*. Cet officier était l'ancien commandant du *Möwe*, coulé pour échapper à la capture, dès le 8 août 1914, dans la rade de Dar-es-Salam. L'artillerie de ce croiseur et ses 106 hommes d'équipage, transportés au Tanganika, constituaient pour les Allemands un précieux appoint.

* * *

Il importait pour les Belges d'organiser la défense, non seulement sur terre, mais aussi sur le lac. Le *Delcommune*, rebaptisé le *Vengeur*, fut aussitôt mis en réparation, les pièces constitutives de bâtiments démontables furent acheminées vers le lac et l'on organisa un chantier à Kalémié pour y monter une grosse unité, le *Baron Dhanis*, capable de tenir tête au *Graf von Gölzen*. Mais, en attendant la réalisation de ce programme les Belges ne disposaient que d'une baleinière de 3 tonnes,

montée en vedette et armée d'une mitrailleuse Colt sur affût de marine, et d'un petit remorqueur de rivière, non ponté, de 6 tonnes, transformé en chaloupe-canonnière.

Pour permettre le montage des unités attendues et donner à la flottille en formation une base solide, les Belges transformèrent la rade d'Albertville en port militaire. Au prix de multiples difficultés, ils firent venir du fort de Shinkakassa, près de Boma, deux canons de 160 millimètres, que l'on monta sur plate-forme sous coupole cuirassée. Une batterie de 75 millimètres à tir accéléré fut commandée en Europe. En même temps le commandant Odon Jadot, bien que ne disposant que de moyens de fortune, réussissait à creuser, à l'embouchure de la Kalémié, un port assez vaste pour abriter toute la flottille alliée et servir plus tard de port commercial à Albertville.

Pendant ce temps le *Vengeur*, ancien *Alexandre Delcommune*, était achevé et armé de deux canons anglais de 3 pouces, et un bateau-glisseur automobile, le *Nelta*, d'une vitesse de 18-19 nœuds, armé d'un canon dit « pom-pom » de 37 millimètres, était lancé le 23 décembre.

Deux jours plus tard étaient mis à l'eau deux vedettes anglaises, le *Mimi* et le *Toutou*. Ces deux petites unités avaient été transportées par chemin de fer de Capetown à Fungurumé puis, au prix d'efforts incroyables, à travers brousse, de Fungurumé à Sankisia; de là, par voie ferrée, jusqu'à Bukama, d'où elles avaient suivi le cours de la Lualaba jusqu'à Kabalo, point de départ d'une voie ferrée vers Albertville. Malheureusement la ligne était interrompue à treize milles du lac. Les Anglais ne se laissèrent pas démonter pour si peu, ils enlevèrent les rails déjà parcourus pour les utiliser et arriver jusqu'à l'eau. Il avait fallu cinq mois et demi pour amener à pied d'œuvre ces petits bâtiments.

Non seulement ces deux unités rapides venaient renforcer la flottille belge, mais elles amenaient avec elles un chef de valeur en la personne du commandant Spincer Simson, officier de marine préparé par une carrière aventureuse en Chine et à Bornéo aux opérations d'une guerre coloniale.

* * *

L'équilibre des forces était ainsi établi et la lutte pour la maîtrise du lac allait pouvoir prendre un caractère offensif, car, jusque là, la flottille belge avait dû borner ses efforts à défendre l'embouchure de la Lukuga, le chantier du *Vengeur*, les travaux du chemin de fer et le poste de Kalémié. A deux reprises, de juin à décembre 1915, en dépit de son infériorité de tonnage et d'armement, la chaloupe-canonnière belge s'était bravement portée à l'attaque des unités allemandes qui s'approchaient de ces points et avait réussi, en coopérant avec la défense côtière, à empêcher les débarquements de l'ennemi.

Dès le lendemain de la mise à flot des deux vedettes anglaises, la canonnière allemande *Kingani* fut signalée à 7 milles au large de M'Toa, au nord d'Albertville. Le commandant Simson décida de lui couper le chemin du retour vers Kigoma et ordonna le branle-bas pour tous les bâtiments en état de combattre. A cause de l'infériorité de sa vitesse, la canonnière belge prit le lac vingt minutes avant les vedettes anglaises. Le *Nelta*, encore insuffisamment armé, devait se tenir en réserve et hors portée pour intervenir en cas de naufrage.

Le *Mimi* et le *Toutou* gagnèrent de vitesse la canonnière ennemie, et après une vive canonnade, la contraignirent à amener son pavillon. En dépit de ses avaries, le *Kingani* put être amené à Lukuga, où, remis en état, armé d'un canon de 3 pouces et battant pavillon britannique, il fut mis en service sous le nom de *Fifi*.

Peu de temps après, le *Vengeur*, ancien *Alexandre Delcommune*, complètement réparé, sortait de la Lukuga pour aller stationner devant Kalémié.

Ce renforcement de la flottille alliée coïncida avec une nouvelle victoire. Le 9 février 1916, l'*Hedwig von Wissmann* était envoyé au fond du lac par la précision du feu du *Mimi* et du *Fifi*, renforcés de la canonnière et de la vedette belges.

* * *

Après la capture du *Kingani* et la destruction du *von Wissmann*, il ne restait plus aux Allemands qu'une seule unité de valeur : le *Graf von Götzen*. Il est vrai que celle-ci, par son tonnage et la puissance de son artillerie, leur laissait la maîtrise du lac. Aussi, le commandant Simson, après avoir observé de près ce redoutable adversaire, conclut qu'aucune des unités de la flottille alliée n'était de taille à l'affronter tant que le *Baron Dhanis*, dont on pressait la construction, ne serait pas complètement armé. La prudence s'imposait d'autant plus que, pour remplacer leurs pertes, les Allemands, avec une indomptable énergie, avaient transporté de Dar-es-Salam, sur l'océan Indien, à Kigoma, sur la Tanganika, le *Wami*, d'une puissance égale, comme vitesse et artillerie, à celle du ci-devant *Kingani*, et qu'ils avaient pris des mesures pour faire venir par la même voie l'*Adjudant* de 250 tonnes, jusqu'alors en service sur la Rufigi.

Mais, cette défensive sur le lac, alors que sur terre, l'offensive belge remportait dans le Ruanda et l'Urundi des succès éclatants, pesait au général Tombeur, commandant en chef. Dès novembre 1915, il avait obtenu du gouvernement de Sainte-Adresse l'organisation d'une expédition aérienne pour le Tanganika. Débarqués à Boma, au début de 1916, le personnel et le matériel d'une escadrille de quatre hydravions atteignirent les rives du lac après un long et difficile voyage de trois mois.

A partir de ce moment la prépondérance dans la lutte pour le Tanganika allait appartenir aux Belges et le commandant Simson ayant refusé de concerter ses dispositions avec les nôtres, la flottille britannique cessa de participer aux opérations.

L'entrée en scène de l'aviation allait permettre aux Belges de ne pas attendre la mise à flot du *Baron Dhanis* pour se débarrasser de la menace permanente constituée par le *von Götzen* pour les communications sur le lac. Au travers des plus grandes difficultés, le commandant De Bueger était parvenu à établir à M'Toa une base pour ses hydravions et, le 2 juin 1916, les deux premiers appareils, escortés par le *Vengeur*, prenaient la voie du ciel pour aller attaquer le monstre dans son repaire.

La stupéfaction causée aux populations riveraines par l'audace de ces blancs qui, après avoir asservi la terre et l'eau, affirmaient, pour la première fois dans ces régions sauvages, leur maîtrise de l'air, eut d'incalculables répercussions morales sur les habitants des deux rives du lac.

La première tentative, contrariée par l'échauffement des moteurs non adaptés à la latitude du Tanganika, ne donna pas de résultats, mais, le 10 juin, l'appareil piloté par le sous-lieutenant Behaeghe, avec le lieutenant Colignon comme observateur-bombardier, atteignait Kigoma, essayait le feu des grosses pièces du *von Götzen* et de l'artillerie de côte, et descendant jusqu'à 200 mètres, lançait deux bombes sur le bâtiment ennemi. L'une d'elles tomba à 10 mètres du but et coula une allège, mais l'autre provoqua une large déchirure dans la paroi du navire et réduisit son artillerie au silence. Après cet exploit, l'hydravion, qui portait dix empreintes de balles de mitrailleuses, fut pris en remorque par le *Vengeur* au moment où, victime d'une panne de moteur, il risquait de sombrer.

Cet exploit, bien plus que ceux des deux vedettes anglaises,

à qui M. Edmond Delage attribue la conquête de la maîtrise sur le lac, assura aux alliés complète liberté de mouvements sur cette mer intérieure. Grâce aux reconnaissances et aux raids de bombardement de nos hydravions, grâce aussi aux démonstrations du *Netta* contre les postes ennemis de la rive orientale, on put organiser par eau le ravitaillement de la colonne belge du major Thomas en marche vers Kigoma le long du lac.

Le 9 juillet, trois des hydravions du commandant de Bueger allaient reconnaître la place. Ils constatèrent que le *von Götzen* était toujours à flot et qu'un nouveau navire (*l'Adjudant*, de 150 tonnes) était en montage. Bien qu'un brouillard intense eût empêché la réalisation, le 12 juillet, d'un raid de bombardement, les aviateurs constatèrent au cours d'une série de reconnaissances que les Allemands, comprenant l'impossibilité pour leurs navires de lutter contre nos forces aériennes, avaient désarmé le *von Götzen* et détruit *l'Adjudant*, pour tourner toute leur activité vers des travaux de défense terrestre. Ces raids remarquables à cette époque, sous cette latitude, se firent souvent à une altitude vraiment téméraire. A plusieurs reprises les appareils descendirent à moins de 250 mètres, s'exposant au feu des mitrailleuses et à la mousqueterie. A la suite de leurs exploits, les sous-lieutenants Behaeghe, Orta et Castiau furent cités à l'ordre du jour des troupes du Tanganika.

La flottille ne fut pas moins active en servant de base mobile aux aviateurs, en assurant le transport des troupes et du matériel et en multipliant les reconnaissances et les démonstrations le long de la côte. C'est ainsi que, le 28 juillet, le *Netta* surprit le mouillage, devant Bukélé, le *Wami*, dernière unité allemande sur le lac, et le détruisit à la torpille. Il nettoya ensuite la rive orientale en bombardant systématiquement tous les postes allemands et arriva, le 31 juillet, devant Kigoma, dont la colonne Thomas venait de s'emparer. Les deux rives du Tanganika étaient entièrement aux mains des Belges et les grosses unités : le *Baron Dhanis* et le *Tanganika*, que l'on équipait pour lutter contre la formidable artillerie du *von Götzen*, ne durent servir qu'à transporter les renforts et le ravitaillement de nos troupes au cours de leur marche victorieuse sur Tabora.

Tel fut le rôle des Belges dans cette « guerre navale en miniature ». Sans diminuer en rien les mérites de nos alliés britanniques, il fut autrement important que ne pourrait le laisser croire les récits basés sur les relations anglaises.

Vicomte CH. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

Le malheureux voyage de Dame Pauvreté

Voici encore un beau poème du Bienheureux Fra Jacopone da Todi, transcrit de l'ombrien par le Dr Pierre Barbel et dont nous devons la primeur aux éditeurs Desclée, de Brouwer et C^{ie}, à Paris.

O amour de la pauvreté,
Ta grand noblesse et dignité
Qui pourra donc jamais narrer ?

La pauvreté, voie la plus sûre,
Ne craint aucune créature,
Des larrons n'a nullement peur,
N'a rien que puissent dérober.

S'en va par le monde, inconnue,
Et tous les hommes la rebutent;
Tous lui disent : Que Dieu m'assiste!
Si la voient par hasard passer.

Et si extrême est la terreur
Qu'inspire à toute créature,
Que tout homme elle fait trembler,
Quelle doive chez lui entrer.

Or écoutez ce qu'elle dit
D'un sien voyage malheureux;
Même si d'aucuns mal nous dit,
Y aurons peut-être profit.

— Notre Père me dit : Allez,
Et visitez tous les états,
En commençant par les Prélats,
Si pourtant on y peut entrer.

M'en allant donc par leurs maisons,
Y trouvai d'excellents bâtons;
Ceux-ci furent la récompense
Qu'eus alors pour mon bêlement.

Ne voulurent pas même ouïr
Ce que j'aurais voulu leur dire,
Ne pouvaient même soutenir
Que je reste à les regarder.

Me dis alors : Lorsque j'étais
Parmi de saints moines, avait
Grand plaisir avec eux mon âme;
Or chez eux retourne rester.

Quand y fus, en trouvai certains
Qui, à l'aspect, paraissaient saints;
Commençai à dire mes chants,
Mais tous alors prirent la fuite.

Eus alors extrême douleur,
Me remémorant leur ferveur;
Commençai à dire : Seigneur,
Par pitié, ne me laisse pas!

M'en allai parmi les Mendians;
On y entendait moult grands chants,
Sur eux avaient de bons marteaux;
Ne me voulurent écouter.

Frères miens, ore m'entendez,
Votre temps ici vous perdez!
Promis à Jésus-Christ avez
De toujours suivre son exemple.

Faites bien attention au pacte,
Avant que d'être échec et mat,
Car ne suffit pas, après l'acte,
Dire, contrit : Oh! que voudrais!

Dans les forêts, chez les Ermites
M'en allai vite, et mal vêtus
Les trouvai, mais pleins d'appétits.
Ne voulus autre d'eux épier.

Mais leur dis : Hola! misérables!
Dehors vous faites si petits,
Mais dedans, en vous remplissant,
Nul ne vous pourrait contenter.

Vous recherchez le monde entier,
Et jà semble que votre fond,
Tant apparaît sombre et profond,
Jamais se puisse rassasier.

Vous êtes remplis de rancœurs,
Et ne cessez de murmurer,
Liberté vous donne douleurs,
La voudriez plus grande faire.

Si voulez porter médecine
A votre lamentable ruine,
S'apaisera cette tempête,
Si voulez à moi regarder.

Celui qui n'a et ne veut rien
Va sans crainte parmi les gens
Et n'a de quoi s'épouvanter,
Tant a foi dans mon savoir faire.

Rester plus avec vous ne peux,
Mais sortez vite de l'ornière,
Pour que, votre mal refoulé,
Mon eau vous donne à essayer.

Les Sœurs je veux m'en aller voir,
Car d'elles reçus grand plaisir;
Si me veulent plus recevoir,
Avec elles voudrais rester.

Quand fus à la porte arrivée,
Trouvai qu'était toute disjointe.
A une sœur je dis : Ecoute,
A toi un peu j'ai à parler.

Elle me dit : Que veux-tu dire ?
Et se mit fort à grommeler.
— Pour Dieu consens à me souffrir,
Que chez vous puisse me loger.

— Que ne vas-tu à l'hôpital ?
Voilà bien joie qui nous arrive !
L'abbesse, si vient à savoir,
Te fera en hâte chasser.

— Or va, dis-le à ton abbesse
Et pour Dieu, n'en aie pas regret.
Que si en veut se contenter,
Ici me puisse reposer.

L'Abbesse vient en toute hâte,
Avec une autre gouvernante;
Quand m'aperçut si misérable,
Commença à fort se signer.

Dit : Aide-moi, Dieu éternel !
Ceci est le démon d'enfer,
Et me donne douleur interne,
Telle que ne peux plus parler.

Je m'approchai alors près d'elle :
— Dieu vous sauve, mes chères sœurs !
Dire vous veux ce qui m'amène,
Pour Dieu vous plaise m'écouter !

Jà cette maison habitai,
Grand repos autrefois y pris,
Et l'honneur que y recevais
M'y faisait souvent retourner.

Or me paraît toute changée,
Les meubles et la compagnie;
Me semblez gens hors de coutumes,
Et non pas ordre régulier.

Vous en allez sans retenue,
Avec la face bien fardée,
Robes étroites de soldats,
Vanté dans toute l'allure.

Et si raconter vous voulais
Par le menu tous vos excès,
Pense certes que vous ferais
Toutes ensemble estomaquer.

Beaucoup étaient venues entendre;
L'une à l'autre prenaient à dire :
— Qui est celle-là si hardie,
Que ne craint pas de haut parler ?

Un mot pour le valet donné
Arrive vite à Sœur Aimée;
Le voici qui vient enragé,
Et commence à me bâtonner.

— Va-t'en d'ici, vieille mendiante,
Fais qu'ici plus on ne te sente,
Ou le bâton, qui or te tente,
Je t'en ferai bien souvenir.

Je partis et il me souvient
Que je leur dis : Grand merci bien !
Etes indignes de tel bien,
Que moi, je voulais vous donner.

Or que puis faire désormais ?
A l'hôpital n'irai jamais.
Tous y crient : Misères, misères !
Nulle paix ne s'y peut trouver.

Au milieu de gent séculière
N'est pas mieux de m'en retourner.
Je l'avais vue déjà de là,
On y perd le fait et le faire.

Chez les amis spirituels
M'en irai, qui sont si charnels;
Paroles font si fraternelles,
Que peut-être y pourrai rester.

Je m'en allais, l'air composé
Ne faisant plus de bruit que rien,
Et me semblait que tant de gens
Ne se doutaient de ma présence.

Voulus en tenter quelques-uns,
Ceux qui me paraissaient aimants;
A leurs maisons fus aussitôt,
Pour tâcher de juger leur vie.

A faire parade de moi
Il s'efforçaient dans leurs paroles,
Mais très grande était leur douleur,
Qui les faisait se consumer.

— Pour Dieu, notez bien ce qu'a dit
Notre tout béni Jésus-Christ :
Heureux les pauvres en esprit !
Me voici Dame Pauvreté.

Comment Christ déjà pouvait-il
Louer encor plus ma vertu,
Qu'en disant qu'Il voulait placer
En mes époux sa complaisance?

Qui se donne à moi par amour,
De moi reçoit si grand faveur;
Du créé le tire dehors,
Et dans le Christ je l'établis.

Jà ne craint plus rien de l'enfer,
Promis lui est règne éternel;
Ceci l'a dit le Dieu Suprême,
Dont ne change pas la parole.

Saint François, mon grand bien-aimé,
M'épousa avec grand amour;
Tant me plut-il en son aspect,
Qu'à lui voulus nue me donner.

Quand eut vu toute ma splendeur,
S'enflamma tout entier d'amour,
Transformé dans le Créateur,
Y établit son habitat.

Or voici que vous pouvez voir,
Si savez à cela venir,
Comment je donne tel plaisir,
Que meilleur ne se peut donner.

Ne peut être de moi content
Qui du monde est encore esclave,
Car son cœur est rempli de vent;
Si est vain, ne peut reposer.

Pour Dieu, mes fils, or y pensez!
Tous vos actes bien surveillez;
Le temps maintenant regagnez,
Pour pouvoir avec moi régner.

Car on pourra voir en ce jour
Hors du royaume demeurer
Qui aurait pu les mépriser,
Mais vanités a préféré.

— O pauvreté, ô pauvreté!
De vous on fait de grands discours
Puis lorsque vous vous approchez,
Chacun vite se met à fuir.

Ai dit comment est votre état,
Combien est haut et sans mesure,
Qui fait l'homme rester heureux,
Après qu'à vous vient se donner.

Il n'y a pas de votre faute,
Mais de nous, car fausses sciences
Nous ne laissons, et ainsi part
Nous n'aurons peut-être à régner.

Or te plaise, très haut Seigneur,
Nous faire pauvres par amour,
Pour que notre cœur déchargé,
A Toi puisses après tirer.

FRA JACOPONE DA TODI.

Au temps du combisme

L'affaire Spinoza-Bourdaloüe

En ce temps-là, il se produisit à Montrou un grand événement littéraire. L'oncle de Monsieur Firmin Soulbouque trépassa, et son neveu ramena de Bellaire, où habitait le défunt, toute une caisse de livres. Elle renfermait quarante et un volumes de formats divers et dix-huit collections de feuillets découpés de journaux et assemblés en brochures sous couvertures de papier gris. Sur ces couvertures grises figuraient de beaux titres en lettres flamboyantes tracées à l'encre rouge. Et à l'angle droit supérieur de chaque couverture était portée, à l'encre verte et en lettres gothiques, une des quatre mentions suivantes : « Œuvres morales », « Œuvres philosophiques », « Œuvres historiques », « Œuvres romanesques ». Sous chacune de ces mentions, un numéro d'ordre. Parmi les œuvres philosophiques, il y avait *Les Mystères de Paris*, et le numéro 2 des œuvres historiques offrait l'énorme collection du *Pas d'arme de Villers-sur-Aube*, dont la publication avait alimenté pendant trois ans, six mois et deux semaines le feuilleton du *Courrier de Roche-sous-Vestry*, le grand hebdomadaire de la région.

* * *

M. Firmin Soulbouque appartenait au monde intellectuel de la petite ville. Non qu'il eût jamais écrit la moindre chose ni présenté le moindre rapport devant la moindre des académies (ancien fonctionnaire, il avouait lui-même s'occuper assez peu de littérature et n'estimer vraiment que les philosophes qui ne perdent point leur temps à conter des balivernes, et s'emploient utilement à élargir le champ des conceptions de l'esprit humain); mais pour avoir son entrée franche au *Café des Lumières* où se réunissaient les esprits forts de l'endroit, il avait autrefois fréquenté la bibliothèque municipale et, pendant huit jours entiers, y avait pioché son Voltaire. Il avait même noté quelques-uns des meilleurs mots du grand philosophe et les avait soigneusement copiés dans un petit carnet qu'il portait toujours en poche et relisait tous les soirs avant de se rendre au cercle.

* * *

Le huitième jour de son deuil, M. Firmin Soulbouque fit sa rentrée au *Café des Lumières* et y fut accueilli par ses amis avec toute la sympathie attristée que commandaient les circonstances.

Le bruit s'était déjà répandu dans la société lettrée de Montrou que M. Firmin Soulbouque avait hérité une belle bibliothèque. A vrai dire, beaucoup croyaient qu'on en exagérait l'importance : car comment supposer qu'un pareil trésor eût pu se trouver à Bellaire sans que jamais on n'en eût entendu parler à Montrou, qui est en relations suivies avec ce petit village? Monsieur Verquin, l'inspecteur d'assurances, voulut en avoir le cœur net.

— Il paraît, monsieur Soulbouque, que votre oncle possédait une assez belle bibliothèque? On parle bien de trente volumes.

— Cinquante-neuf, monsieur Verquin, c'est cinquante-neuf volumes qu'il avait, répondit M. Soulbouque, et il y a même des tomes, comme celui de *L'Art du jardinage*, qui renferment quatre volumes!

— C'est le contraire que vous voulez exprimer, interrompit M^e Bernard, le notaire. C'est un volume qui renferme quatre tomes. Je le sais bien, parbleu. Pas plus tard que ce matin, j'ai encore rédigé un acte de donation dans lequel je fais rappel des prescriptions du paragraphe 11, article 33, volume IV, tome II, du Code loc...

— Vous avez peut-être raison, notaire. Enfin, je voulais dire que dans les cinquante-neuf livres de mon oncle, il y en a qui en valent bien quatre. Et il y en a d'autres, comme celui de Spinoza, qui renferment deux œuvres du...

— Spinoza! Spinoza! clama François Badergeon, clerc de notaire, qui rédigeait pour compte de son patron la *Feuille d'Avant-garde*, organe bi-mensuel du parti progressiste de Montrou. Vous avez dit Spinoza? Quelle aubaine! Justement, le curé vient d'afficher dans le fond de son église une nouvelle liste de livres à l'index. Les œuvres de Spinoza sont frappées! Quelle aubaine! Nous en publierons des extraits, et, par quelques commentaires bien tournés, nous ferons ressortir le sectarisme de nos adversaires. Ah! Ils veulent étouffer la pensée! Nous publierons du Spinoza, et nous le commenterons. Nous ferons aimer ce grand homme. Monsieur Soulbouque, je passerai demain chez vous, et vous me prêterez Spinoza.

— Badergeon, dit le notaire, Badergeon, vous aurez pour ce travail cinquante francs de gratification.

— Spinoza, c'est un anticlérical, ça? interrogea le père Lurkin, le maréchal ferrant, qui, accoudé au comptoir, avait suivi la conversation.

— Faut croire, puisqu'il est à l'index, dit Badergeon. Mais, fût-il clérical, nous le défendrons, puisqu'il est à l'index.

— Spinoza, hasarda M. Soulbouque, il me semble qu'il était clérical. C'est, je crois, cet amiral qui détruisit Ostende pour satisfaire le fanatisme du roi d'Espagne. Mais il aura probablement changé de parti dans la suite, puisqu'il est à l'index.

— Un dictionnaire! commanda le notaire.

En un bond le cabaretier fut dans la cuisine. Deux gifles lui suffirent pour dégager le *Petit Larousse* sur lequel l'héritier du *Café des Lumières* s'était endormi.

— L'amiral, c'est Spinola, qui n'était d'ailleurs que général, dit le notaire. J'en avais comme un soupçon. Spinoza, c'est un philosophe panthéiste d'Amsterdam.

— Un philosophe! Et un panthéiste, encore! clama Badergeon. Quel bel article je vais écrire!

— Badergeon, dit le notaire en posant la main sur le dictionnaire comme sur un évangile, Badergeon, vous aurez pour ce travail cent francs de gratification.

Chacun s'en fut dormir.

* * *

Pendant toute une quinzaine, il ne fut question dans Montrou que de la campagne que Badergeon allait entreprendre dans la *Feuille d'Avant-garde*. Cela aurait de la répercussion jusqu'au Parlement. On ne savait pas exactement ce qui allait arriver, mais on pressentait que ce serait quelque chose de très intéressant.

Les choses vinrent aux oreilles du curé qui, ayant entendu citer dans les rames le nom de Spinoza, et craignant que son affiche des livres à l'index ne fût lacérée, s'en alla chercher une escabelle et plaça lui-même la liste émouvante à double hauteur d'homme.

* * *

L'aube du grand jour se leva.

Dès 6 heures du matin, l'intellectualité progressiste de Montrou faisait la file devant l'imprimerie de la *Feuille d'Avant-garde*. Tous ces gens étaient impatients de lire l'article sensationnel de Badergeon, et aucun d'eux n'avait pu attendre chez soi le passage du porteur de journaux.

A 7 heures, l'imprimeur parut derrière la vitrine et colla contre celle-ci le premier exemplaire du fameux numéro.

En manchette, en lettres de grandeur double de l'ordinaire, on pouvait lire :

LES PENSEURS ILLUSTRES ET L'INTOLÉRANCE CLÉRICALE

I

SPINOZA, SA MORALE ET L'ÉGLISE

Dans la foule, les applaudissements éclatèrent. La porte de l'imprimerie fut forcée, et en moins de vingt minutes le premier tirage de la *Feuille d'Avant-garde* était épuisé. Une seconde édition fut annoncée pour 9 heures. A midi, il n'en restait plus que dix-sept numéros.

En deux colonnes de style vigoureux, de forme châtiée, en mots brefs, énergiques, Badergeon rappelait l'intolérance du clergé à travers les âges. Il évoquait le souvenir de Galilée persécuté pour ses doctrines. Il rappelait l'Inquisition, les autodafés, et quelques autres institutions analogues. Et il ajoutait :

Non contente d'avoir jadis persécuté les grands penseurs dans leur personne, l'Eglise les poursuit de sa haine jusque dans leurs œuvres. Spinoza, aujourd'hui, est mis à l'index. Or, qui est Spinoza? C'est l'homme sublime qui écrivit ceci : **Il faut que le monde malgré lui le reconnaisse : sans la vertu de la religion qui nous assujettit à Dieu et à son culte, il n'y a point de véritable probité parmi les hommes.**

Et voilà l'homme que vous persécutez! Voilà le penseur que vous empêchez d'arriver à la foule! Si vous le laissez, c'est parce que, dans son amour de la vérité, il ne vous a pas ménagés. C'est lui qui vous donna cette dure leçon : **point de probité sans religion, mais non plus point de religion sans probité.**

Voilà ce qui vous gêne dans l'œuvre du grand penseur que fut Spinoza! Et ceci encore...

Suivaient de nombreuses citations très énergiques commentées.

— Il me semblait bien, disait M. Firmin Soulbouque au soir de ce grand jour, que Spinoza était un clérical qui avait ensuite changé de parti!

* * *

Huit jours après, on lisait dans le *Conservateur*, organe bi-mensuel des croyants de Montrou :

LES GRANDS HOMMES DE L'IMPIÉTÉ LES PLAGIATS DE SPINOZA

La *Feuille d'Avant-garde* consacre, dans son dernier numéro, une étude enthousiaste au panthésiste Spinoza dont les œuvres ont été mises à l'index. Notre confrère a eu la malencontreuse idée de vouloir faire admirer son idole de trop près : il cite des textes extraits de l'œuvre de Spinoza. Or, ces textes, Spinoza les a trouvés en entier dans le sermon de Bourdaloue sur « la Religion et la Probité ». Voilà l'honnêteté de nos ennemis!...

Suivaient deux colonnes de considérations.

Et pendant le salut de ce soir-là, le curé de Montrou prononça un sermon de magnifique envolée contre les mauvais auteurs « chez qui le peu de bien qu'on peut parfois trouver est toujours emprunté aux doctrines de l'Eglise ». Et il citait l'exemple de Voltaire, celui de Rousseau, et celui de Spinoza que, « dans

la paroisse même, des événements récents viennent de mettre en lumière ».

* * *

Pendant que le curé émerveillait ainsi ses ouailles, les fortes têtes du *Café des Lumières* se lamentaient.

— Qui l'eût dit? gémissait maître Bernard. Spinoza, avoir emprunté ce texte à ce calotin de Bourdaloue! Qui l'eût cru!

— Mais aussi, opinait Jacquinot, comment Badergeon ne s'est-il pas aperçu que ce texte-là est un texte d'église? Dans un livre gros comme deux (c'est M. Soulbouque qui le disait l'autre jour), et où il doit y avoir tant de belles choses, puisque Spinoza était panthéiste, aller choisir justement cette page d'évêque!

A ce moment Badergeon faisait son entrée.

Il portait redingote, chapeau haut de forme, canne à pommeau d'argent.

L'air radieux, il marcha droit vers le notaire et lui tendit la main. Maître Bernard se détourna. Badergeon sourit, s'assit.

« A boire à toute la société! » commanda-t-il.

Tout le monde, étonné de son calme, se rapprocha de lui.

— Mais, cria le notaire, vous n'avez donc pas lu le *Conservateur* de ce matin? Comment, dans un texte de je ne sais combien de centaines de pages, avez-vous été dénicher précisément ce sermon d'évêque? Vous n'avez donc pas de flair?

Badergeon se carra sur sa chaise. « J'étais pressé, dit-il. Nous étions vendredi matin. L'article devait être sous presse le samedi. Je n'en avais pas le premier mot, mais je me sentais en verve. J'ouvre le Spinoza à la première page venue. Je vois que le texte est passablement religieux et que la condamnation par l'Eglise d'une doctrine pareille est bien propre à montrer l'intolérance du clergé. Je copie ce texte et je le commente. Qu'avez-vous à redire? »

— Tu railles, misérable! hurla maître Bernard en ponctuant ses mots d'un coup de poing sur la table. Mais, tu nous compromets! Tu compromets notre journal, notre parti, moi-même! Je te chasse! Je te chasse!

Badergeon, nullement ému, vida son verre. « Maître Bernard, dit-il, ne vous emballez pas. Félicitons au contraire le hasard qui m'a fait choisir ce texte plutôt qu'un autre. »

— Mais, ce texte, tu l'attribues à Spinoza, et il est dans Bourdaloue! J'ai vérifié le fait moi-même dans le livre du neveu de l'organiste qui est aux jésuites. C'est le même texte : pas une virgule ne manque!

— Le texte est dans Bourdaloue, c'est vrai, sourit Badergeon. Mais c'est Bourdaloue qui l'a copié dans Spinoza!

— Remplissez les verres, hurla maître Bernard.

— Et je le prouverai dans la *Feuille d'Avant-garde* de dimanche prochain, poursuivit Badergeon.

— Vive Badergeon! Vive Badergeon! clama tout le *Café des Lumières*.

— Vous voyez, messieurs, goguenarda le journaliste, dans quelle confusion vont être nos ennemis!

— Badergeon, dit le notaire, Badergeon, tu auras pour ce travail cent francs de gratification.

— Vive Badergeons, Vive le notaire! Vivent le notaire et Badergeon! clamèrent toutes les lumières.

Et l'on regagna ses pénates.

* * *

Huit jours après se reproduisit à l'imprimerie de la *Feuille d'Avant-garde* la scène de huit jours avant. On dut réimprimer trois éditions du journal.

Badergeon y prouvait, dates à l'appui, que la paternité des textes qui, depuis quinze jours, mettait en émoi tout Montrou devait bien être attribuée à Spinoza.

La mauvaise foi cléricale, écrivait-il, voulait attribuer au prêtre Bourdaloue les idées généreuses de ce texte sublime. Pis que cela : Bourdaloue lui-même se les est effrontément attribuées, ces belles pensées dignes du christianisme primitif. Il n'a pas craint, ce prêtre, d'en dépouiller odieusement Spinoza.

Ce que j'avance, je le prouve.

Spinoza est mort en 1677. (V. Larousse). L'*Ethique* de ce grand homme fut donc écrite avant cette date. Le texte que j'ai cité est extrait de l'*Ethique*. Or, le sermon de Bourdaloue sur « la Religion et la Probité » fut prononcé en 1679. C'est le *Conservateur* lui-même qui l'imprime dans son dernier numéro. Si ce sermon et l'*Ethique* contiennent mot à mot le même texte, c'est bien que Bourdaloue a odieusement plagié l'illustre Spinoza.

A midi, ce dimanche-là, la foule indignée faisait voler en éclats les vitres de l'imprimerie du *Conservateur*, et les conservateurs du Conseil municipal annonçaient leur démission. L'un d'eux vint même assurer le notaire Bernard de toute sa sympathie.

Le même jour, le maire radical proposait Badergeon pour les palmes académiques, et le notaire remettait à son clerc cent cinquante francs de gratification.

* * *

A 2 heures de l'après-midi, au son du tambour, un crieur public lançait aux habitants de Montrou l'avis suivant :

« Aujourd'hui, à partir de 3 heures, dans la salle de rédaction de la *Feuille d'Avant-garde*, seront exposés l'*Ethique* et le *Traité politique* de Spinoza réunis en un volume. Il sera perçu un droit d'entrée de deux sous au profit des pauvres de la ville. »

Il y eut foule. De toute l'après-midi, la salle de rédaction de la *Feuille d'Avant-garde* ne désemplît pas. Le livre fameux était posé sur un lutrin de carton qu'on avait fait fabriquer tout exprès. Outre les deux sous qu'on percevait à l'entrée (pour les pauvres), les visiteurs pouvaient déposer une obole dans un plateau qui se trouvait près du Spinoza : le montant des sommes recueillies serait consacré à l'achat d'un bronze dont on ferait cadeau à l'éminent Badergeon.

* * *

Vers les 6 heures, une superbe quarante-chevaux stoppait devant les bureaux de la *Feuille d'Avant-garde*. Le sous-préfet de Grandvoir en descendait. Il avait été prévenu dès le vendredi par son ami le maire de ce qui se préparait à Montrou et tenait à venir féliciter lui-même le vaillant Badergeon.

Il fut introduit dans la salle où l'on exposait Spinoza. Il mit un louis dans le plateau, s'inclina devant la relique, porta sur elle une main dévote.

Un profond silence régnait.

M. le sous-préfet haussa le livre jusqu'à portée de sa vue, l'ouvrit, lut...

Un nuage assombrit son visage. Il continua de feuilleter le livre sacré. Puis, soudain, lançant violemment celui-ci sur le lutrin de carton qu'il démolit : « Tas de brutes! rugit-il. Ce sont les discours de Bourdaloue! »

C'était en effet, encarté dans la couverture d'une vieille édition de Spinoza, un recueil de sermons de Bourdaloue.

* * *

Le lendemain, les progressistes du Conseil municipal de Montrou démissionnaient, M^e Bernard se suicidait, et Badergeon quittait le pays.

IVAN PAUL.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Exposition de Bruxelles 1935
Collectivité des JOAILLIERS
et ORFÈVRES
Pavillon de l'Élégance (Parure)
2 Grande Prix

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
749.29

BRUXELLES

Téléphone
749.29

... REVÊTEMENTS ...

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1853 —

Fonds de garantie : plus de 500.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers n° 115

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 67.729.992,79

FONDS SOCIAL : frs 107.729.992,79

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir
Tél. N° 302.30-302.31

44, Boulevard du Régent, 44
Tél. Nos 44 97 - 44 64

SUCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières :

Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,80 % NETS

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

67